

QUELQUES NOTES SUR L'ERE DE : MA VIE DANS L'ORCHESTRE



Lucienne GANEZ LOPEZ

Prologue

Michel m'a écrit cet été pour me demander des renseignements sur ce qu'était l'orchestre avant l'O.P.P.L. (Orchestre Philharmonique des Pays de la Loire). Il se proposait d'en faire une rétrospective. En cherchant ses renseignements, je me suis dit : " Et si moi j' écrivais une rétrospective de ma vie dans l'orchestre ? "

Une vie, c'est long ... et court ! J'ai passé 41 ans à l'orchestre, je voudrais écrire l'histoire de cette tranche de vie, (longue tranche), faire revivre les gens que j'ai croisés, et qui ont contribué à faire de moi ce que je suis. Malheureusement, je manque de rigueur, surtout pour les dates, mais le travail de Michel palliera à mes carences, aussi, ce que je me propose d'écrire, ou de décrire, c'est surtout des impressions, des images, parfois floues, mais qui, je l'espère, retraceront bien l'atmosphère et l'état d'esprit dans lesquels j'ai baigné.

De mon entrée à Graslin (1963) à l'O.P.P.L. (1971) : ma jeunesse

LE THEATRE GRASLIN

Je venais d'avoir mon "bac", et avais postulé pour être institutrice. Je venais aussi d'avoir un prix de violon au conservatoire de Nantes, et rêvais, sans oser me l'avouer d'être musicienne professionnelle. Un concours était ouvert au théâtre Graslin, je ne sais plus qui m'en avait parlé. La situation n'était pas très enviable, puisque la saison ne durait que sept mois, le huitième mois, payé par "les Congés spectacles", il restait quand même encore quatre mois sans salaire. Je ne m'arrêtai pas à ces considérations, peut-être parce que j'étais jeune et encore chez mes parents, mais je laissai tomber l'éducation nationale, et même l' I.N.S.EE qui m'avait fait une offre d'embauche (heureuse époque), pour préparer le concours! Je ne me souviens plus du concerto que j'ai joué, mais je me souviens des traits d'orchestre (tirés du "Chemineau," de Xavier Leroux), de la scène déserte du théâtre, sans décors, et du jury, présidé par le directeur du théâtre, Jacques Rousseau, ancien titulaire, justement, du rôle du "Chemineau" à l'Opéra-Comique de Paris. Cet opéra n'est plus souvent joué, mais j'ai vu en feuilletant d'anciens programmes, que nous l'avions joué, avec l'O.P.P.L du temps de Soustrot, avec Jean Philippe Laffond, en 1982.

Je vois toujours monsieur Rousseau, dans un costume marron, le chapeau en arrière, et surveillant tout, de la fosse au plateau. Bref, cette année-là, je ne fus pas prise titulaire, mais remplaçante pour l'année. Je repassai le concours l'année suivante, et, cette fois, fus titularisée. C'était en septembre 1964 .

L'emploi du temps était dense, et ne variait pas. Aujourd'hui on ne peut imaginer une telle cadence ; la saison commençait le dernier vendredi de septembre avec la générale (unique répétition) de l'opérette que l'on jouait le lendemain samedi soir, ainsi que le dimanche en matinée et en soirée... Lundi était jour de congé. Mardi soir était la générale de l'opéra que nous jouions le mercredi soir, et dont nous avons fait la lecture le jeudi précédent, et le vendredi, générale d'une nouvelle opérette, etc. Une opérette et un opéra par semaine, avec seulement une ou deux répétitions, d'octobre à mai. Cela peut étonner mes jeunes collègues, mais... « *Je vous parle d'un temps que les jeunes de 20 ans ne peuvent pas connaître ...* »

Je commençai donc ce dernier vendredi du mois de **septembre 1963** : en l'occurrence, c'était "La veuve joyeuse". Le plateau était prêt : à l'époque, il y avait une troupe à demeure; divette, ténor,

baryton, ténor, et la troupe de choristes. L'orchestre, dirigé par Jacques Juzeau, avait l'air de bien connaître la partition. J'étais complètement perdue. Tout allait vite : on lisait, on n'avait pas le temps de reprendre, et tous les musiciens avaient l'air de trouver cela normal. Beaucoup d'entre eux, de plus, étaient semi-professionnels, et avaient une autre occupation dans la journée. Je me souviens du clarinettiste, ambulancier dans la journée, de son frère, violoniste, qui travaillait aux P.T.T., qui somnolait de temps en temps, mais qui se réveillait toujours à temps pour tourner les pages au bon moment, du chef d'attaque des seconds violons, qui, lui, était receveur des impôts. Tous ces gens connaissaient parfaitement leur métier et le répertoire. Il y avait aussi les professeurs du conservatoire, qui, recrutés sur concours, avaient l'obligation de faire partie de l'orchestre du théâtre. Et puis, les gens comme moi, qui se contentaient d'un seul métier, qui pouvaient donner des cours, ou qui, pendant l'été, faisaient des petits boulots; par exemple, moi, je travaillais dans un bureau de poste. Parmi ces musiciens, il y avait de véritables artistes, je citerai par exemple Melle Couëtou, très bonne violoniste, qui fut un de mes professeurs dévoué, remplaçante au conservatoire du professeur titulaire, Suzanne Vaisey, une violoncelliste magnifique! J'ai rarement entendu une aussi bonne violoncelliste, mais elle s'effaçait derrière son soliste et ami, magnifique lui aussi, Robert Laffra.

Le public était composé d'habitues, qui connaissaient aussi parfaitement le répertoire, et qui le manifestait. Il réclamait des "bis" à chaque morceau connu; ainsi, on pouvait jouer trois fois de suite le fameux air du ténor, dans "Le pays du sourire", "Je t'ai donné mon cœur"...

A l'entr'acte, une dame du premier rang nous donnait des bonbons. J'étais au dernier pupitre des premiers violons, seule (nous étions sept premiers violons et six seconds). La hiérarchie était respectée : au premier pupitre, les professeurs du conservatoire, et ensuite l'ordre était selon l'ancienneté. A la place vacante, près de moi, venait souvent s'asseoir un violoniste en retraite, qui était employé comme bibliothécaire, M. Djalalow. J'ai gardé de lui de très jolis dessins, ainsi que beaucoup de partitions. Il était un peu sourd, et comme je lui parlais bas pendant le texte des opérettes, qui était parfois fastidieux, il se penchait vers moi, me faisait répéter, en chaussant ses lunettes, ce qui, paraît-il, le faisait mieux entendre !

Ainsi, pendant la saison, comme j'ai dit plus haut, pendant sept mois nous jouions une opérette et un opéra par semaine. Pour les opéras et les premiers rôles, le directeur faisait appel à des titulaires de l'Opéra de Paris. Je me souviens encore avec émotion de Michel Dens, dans le rôle du "Jongleur de Notre Dame" ou encore de Xavier De Pratz dans "Don Quichotte", de Michel Trempont, dans le rôle de "Figaro". Les autres rôles étaient tenus par la troupe sédentaire. Il y avait le trou du souffleur, qui, à l'époque, était très utile, car il faut rendre hommage à tous ces artistes qui devaient retenir airs et textes ! Il y avait non seulement une troupe d'artistes, de choristes, mais aussi une troupe de danseurs, ils intervenaient dans les nombreux opéras ou opérettes qui comportent des ballets.

Le dernier dimanche d'avril, se tenait "la soirée des adieux". L'orchestre était sur scène, avec tout le personnel artistique du théâtre, et le public distribuait des cadeaux aux artistes qu'ils avaient aimés. J'ai ainsi participé à plusieurs saisons de ce type; belle école de déchiffrage, et aussi, gentillesse et indulgence du chef, Jacques Juzeau, déjà cité, (dont la femme était violoniste dans l'orchestre, et dont nous aurons le fils quelque temps, chef adjoint, à l'O.P.P.L), car j'ai appris mon métier petit à petit, et n'étais certainement pas au top les premières années! Je n'ai jamais eu de réflexions désagréables !

Quand on arrivait à l'orchestre, le premier contact était avec le délégué syndical, il était hors de question de ne pas prendre sa carte d'adhérent! Les choses ont changé ...

Parallèlement au lyrique, la "Société des Concerts du conservatoire" donnait des concerts. Ils avaient lieu le lundi soir, seule soirée de libre pour les musiciens. L'orchestre était composé des musiciens du théâtre, renforcé par de grands élèves du conservatoire et de musiciens de villes voisines, comme Rennes. J'ai retrouvé le programme de l'année d'avant mon entrée à l'orchestre. En effet, en tant que "grande élève" du conservatoire, je participais déjà à ces concerts.

SCHOLA CANTORUM DE NANTES
ET
ASSOCIATION DES CONCERTS SYMPHONIQUES DU CONSERVATOIRE

THÉÂTRE GRASLIN
GRANDS CONCERTS AVEC SOLISTES, ORCHESTRE ET CHŒURS
Programme prévu pour la Saison 1961 - 1962

LUNDI 6 NOVEMBRE 1961	Direction : ARPAD GERECZ "ORPHÉE" de GLUCK - Extraits de TANNHAUSER avec CAMILLE MAURANE et MONIQUE MOIGNETEAU CONCERTO EN LA de LISZT avec GABRIEL TACCHINO
LUNDI 18 DÉCEMBRE 1961	Direction : GEORGES TZIPINE DEUXIÈME CONCERTO de BRAHMS avec CLAUDE HELFFER "LE ROI DAVID" d'A. HONEGGER avec le concours de : NADINE SAUTEREAU, GENEVIÈVE MACAUX LOUIS RIALLAND et DANIEL SORANO
LUNDI 5 FÉVRIER 1962	Direction : JACQUES PERNOO Présentation des Prix "MARGUERITE LONG - JACQUES THIBAUD" Concours de 1961 BRUNO LÉONARDO GELBERG pianiste, dans le CONCERTO de SCHUMANN MERGERIAN , violoniste dans le CONCERTO de BEETHOVEN
LUNDI 12 MARS 1962	Direction : JACQUES JUZEAU CONCERTO EN FA de GERSHWIN avec DANIEL WAYENBERG FLOS CAMPI de VAUGHAN WILLIAMS SYMPHONIE CONCERTANTE (Création à Nantes) de LILI BIENVENU avec GEORGES GOURDET , Saxophoniste
LUNDI 9 AVRIL 1962	Direction : LOUIS MARTIN "LA PASSION SELON St-JEAN" de J. S. BACH avec le concours de : MARCELLE CROISIER, CHRISTIANE GAYRAUD MICHEL SÉNÉCHAL, GAËTAN AUZENEAU

Les Cartes d'abonnement pour les Cinq Concerts peuvent être retirées
à l'**AGENCE HAVAS, 7, Place Royale, Nantes, Tél. 73. 32. 00.**

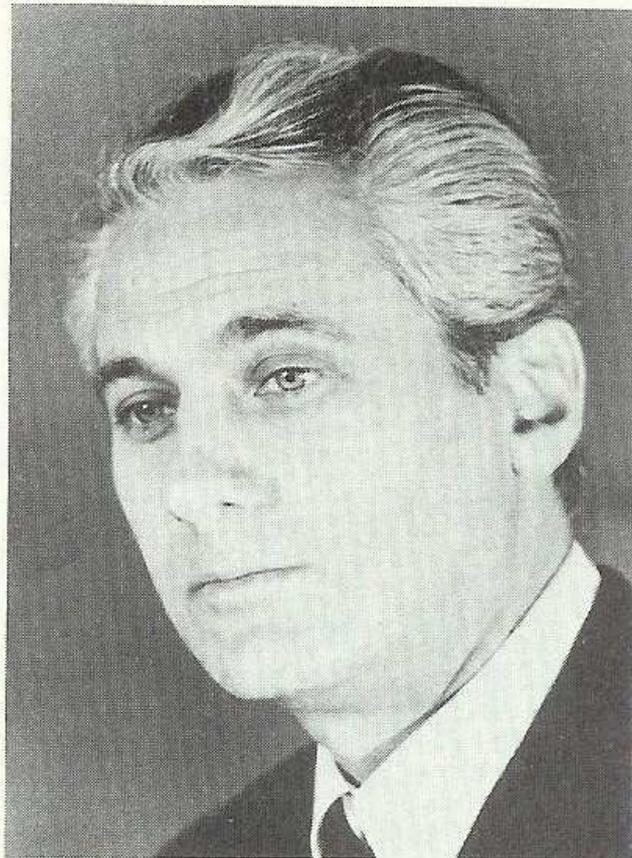
PRIX DE L'ABONNEMENT

BALCON ou LOGE	45 NF	ORCHESTRE	35 NF
SECONDE DE FACE	30 NF	GROUPEMENTS SCOLAIRES & AUTRES	15 NF

Il y avait peu de répétitions, bien sûr, trois ou quatre, mais nous jouions avec de bons chefs et de bons solistes. Pour mémoire, je me souviens d'avoir joué avec Roberto Benzi, dont le film sur sa vie d'enfant prodige, "Prélude à la gloire" m'avait fait rêver, Jane Rhodes, Jean Bernard Pommier, et Bruno Leonardo Gelber (nous l'avons retrouvé des années après; Hubert Soudant l'a invité plusieurs fois, et nous sommes même allés à Salzbourg avec lui!).

Un jour, un chef d'origine hongroise est arrivé. Il devait avoir une grande incidence sur la vie de l'orchestre.

Je ne sais plus pour quelle raison, je n'avais pas participé à ce concert. C'était peut-être lors de mon opération (une hernie discale). Cette opération a eu lieu en janvier 1964. Bref, lorsque je suis revenue à l'orchestre, je n'entendais que des louanges de ce chef. Tout le monde s'extasiait sur sa gestique, et sa musicalité. Il paraît qu'il avait réussi à obtenir des « piano » extraordinaires. Ce chef, c'était Lajos Soltesz. Il était apparu tellement bon, que M. Laffra, qui s'occupait activement de la Société des concerts, le fit revenir l'année suivante. Au pupitre, je ne le trouvais pas agréable, il se la "jouait un peu". Il s'adressait souvent à moi : peut-être parce que je ne répondais pas à ses attentes musicales, mais, avec le recul, je pense aussi que c'était parce que j'étais jeune. Il était très beau, me faisait l'effet de sortir d'un roman de Delly (romans à l'eau de rose, pour jeunes filles, dans lesquels, souvent, un bel homme riche mais solitaire, se laissait finalement aller à filer le parfait amour avec une jeune fille pauvre, mais belle et pleine de qualités...) Il avait fait venir des amis, chanteurs à l'Opéra de la Monnaie de Bruxelles, qui, m'avait-on dit, étaient venus participer gracieusement au concert. Après ce concert, je me souviens de la réception qu'il avait donnée à "l'Hôtel de France"! La salle et le hall étaient remplis d'invités, et je le revois, en haut de l'escalier, nous faisant son discours. Il avait fière allure! Il avait invité les édiles et responsables de la culture de la ville. Il a su ainsi plaire, s'intéresser, et se mêler à la vie musicale municipale. Peu de temps après, il fut engagé comme directeur musical.



LAJOS SOLTESZ
Directeur de la Musique

La vie musicale nantaise allait changer ! Notre vie aussi devait s'améliorer, puisque l'orchestre passait à l'année. Bien sûr, il y avait des modalités; cela ne se faisait pas automatiquement, les musiciens semi professionnels devaient choisir entre la musique et leur métier, et comme les autres musiciens non professeurs au conservatoire, devaient passer un examen de fonction. Bien sûr, ce n'est jamais une bonne nouvelle, et on espérait bien y échapper, mais malgré les négociations syndicales, les examens eurent bien lieu. Quelques musiciens ne furent pas pris, mais reclassés, d'autres passèrent un "repêchage". Il faut avouer que j'ai peu de souvenirs de cette période. Je sais que j'avais aussi été prise pour faire partie de l'orchestre de chambre. Ce qui veut dire que j'étais engagée pour 35 services par mois : les gens qui ne faisaient pas les concerts de musique de chambre devaient 30 services par mois, et bien sûr étaient payés moins cher. Les concerts avaient lieu entre les deux spectacles du dimanche, à 18 heures, ce qui faisait 3 services par jour ! Je me souviens particulièrement de deux concerts : l'un, avec Ginette Doyen, qui jouait le concerto en sol de Ravel, et qui, par extraordinaire, a eu un trou de mémoire dès le début. Après une reprise, et « le même trou au même endroit » (célèbre réplique d'opérette), elle se résigna à jouer avec la partition. Comme j'étais seule à mon pupitre de premiers violons (on était cinq premiers et quatre seconds), et qu'il fallait faire vite, on me demanda de laisser mon violon pour tourner les pages. C'était la première fois que je tournais les pages d'une partition de piano et j'étais un peu affolée... L'autre, c'était le **11 février 1968**. Je devais accoucher le 25 février, mais, d'une part, je ne savais pas si je toucherais mon salaire pendant mon congé maternité, donc, comme je me portais bien, je voulais travailler le plus longtemps possible, et d'autre part, c'était une période de grippe, et il manquait déjà des musiciens pour le concert... J'ai tenu le coup, dans la jolie robe noire que m'avait prêtée Michèle Cricqui... et que je remplissais bien! Nathalie a attendu le 21 pour montrer le bout de son nez.

D'après les bulletins de salaire soigneusement rangés par Gilbert, mon mari, je vois que nous avons dépendu du Théâtre Municipal de Nantes jusqu'en Avril 1966. Je vois sur ce bulletin :

- 30 services
- 6 services supplémentaires
- 2 quarts d'heure
- 3 feux de scène.

ASSOCIATION DES CONCERTS DE NANTES

BULLETIN DE SALAIRE

13, Rue Deshoullères

MOIS de décembre 1967

NOM : Ganez Sobez Prénom : Suzanne

Emploi : _____ CATEGORIE : 3ème

SALAIRE	1 268 05		
<u>Casein</u>	43 50		
<u>Rapport</u>	3 69 80		
Prime de Technicité :			
0,75 x 30	26 25		
TOTAL	1 707 60	1 707 60	
RETENUES :			
S. S.	88 79		
C. A. N. R. A. S.	27 32		
A. G. R. R.	42 69		
Total des Retenues	158 80	158 80	
SALAIRE NET	1 548 80		40 52

SS N° Matricule Employeur : 899 - 1-23-9-138
C.P. N° 40029
C.F. N° 40029

THÉÂTRE MUNICIPAL DE NANTES

FICHE de PAYE

Direction Jacques ROUSSEAU
de l'Opéra-Comique

ADMINISTRATION DU PERSONNEL

Pour la Période du _____ du _____

du JANV 1968

Madame S. Ganez Sobez

Catégorie _____ Employé Musicienne

RÉMUNÉRATION	949,43	
SUPPLÉMENT		
DÉFRAIEMENT <u>Indem. Indr.</u>	22,50	
Total Brut de la Rémunération.	1.001,93	1.001,93
A déduire :		
Assurances Sociales	4,20%	33,66
(Part de salaire)		
Rémunération pouvant être soumise à Retenue		968,27
A retenir :		
Retraite	25,05	
	16,03	
TOTAL à Retenir	41,08	41,08
Rémunération nette		927,19
A ajouter :		
Frais de Voyage		
Rémunération totale à Payer		927,19
Avance déjà payée le <u>10</u>		400,00
Reste Net à Payer		527,19

L'ADMINISTRATEUR, _____

Calais Primaire de Sécurité Sociale - St. Rue de Béa - NANTES - Tél. 80 47 10 20 21
N° 891-44-109-0-008

Pour explication, on avait droit à être payé un quart d'heure supplémentaire quand le spectacle dépassait minuit, et on touchait un cachet quand la mise en scène faisait que nous jouions dans les coulisses, ou sur la scène, ("feu de scène").

A partir d'octobre **1966**, mes bulletins sont au nom de "l'Association des concerts de Nantes." Je vois que le salaire a été nettement augmenté ; sans oublier qu'alors, nous étions à l'année. Je me souviens très bien de l'administrateur, qui était M. Criqui, et du président, M. Lerat.

Parallèlement aux opéras et opérettes qui continuaient à être donnés, je ne sais plus à quel rythme (Monsieur Rousseau étant toujours directeur du théâtre), aux concerts symphoniques et de musique de chambre, il y avait aussi les concerts éducatifs, une véritable institution. Je me souviens très bien de M. Laffra, cité précédemment, violoncelliste solo, professeur au conservatoire, qui fut mon professeur de musique de chambre. C'était lui qui dirigeait ces concerts, assisté de M. Lenoir qui commentait les œuvres. D'une année sur l'autre, on jouait souvent la même chose, et les commentaires restaient les mêmes ! Je ne peux jouer ou entendre "Les contes de ma mère l'Oie" sans penser au "hautbois qui est le fil rouge dans la trame dans l'orchestre", ou penser à la dernière note du "Petit Poucet" qui décrit la lanterne de la maison. Parmi les morceaux souvent joués il y avait la "Suite de l'arlésienne", " Pierre et le loup", " Le carnaval des animaux", et aussi « Sous les tilleuls" de Massenet. Robert Laffra était une figure qui rayonnait de par son talent et sa personnalité. Aussi, ce fut un coup de tonnerre, quand, à la fin d'un concert à Graslin, pour lequel il avait joué et pris la parole, il s'écroula sur scène. Il devait mourir quelques jours après; c'était en **février 1967**, il avait juste 60 ans ! René Josso, alto solo, et lui aussi professeur au conservatoire, prit sa suite à la direction musicale des concerts éducatifs.

ASSOCIATION CULTURELLE DE NANTES - Théâtre Graslin

PROGRAMME DE LA SAISON 1968 - 1969

1968

Vendredi	29	Novembre	20 h. 30	LA KHOVANTCHINA
Samedi	30	Novembre	20 h. 30	Ballets
Dimanche	1 ^{er}	Décembre	15 h.	LA KHOVANTCHINA
Vendredi	6	Décembre	20 h. 30	LE LIBERTIN
Dimanche	8	Décembre	15 h.	LE LIBERTIN
Vendredi	13	Décembre	20 h. 30	LE BARBIER DE SÉVILLE
Dimanche	15	Décembre	15 h.	LE BARBIER DE SÉVILLE
Samedi	21	Décembre	20 h. 30	LA CHAUVE-SOURIS
Dimanche	22	Décembre	15 h.	LA CHAUVE-SOURIS
Mardi	24	Décembre	20 h. 30	LA CHAUVE-SOURIS
Mercredi	25	Décembre	15 h.	LA CHAUVE-SOURIS
Samedi	28	Décembre	20 h. 30	LA VEUVE JOYEUSE
Dimanche	29	Décembre	15 h.	LA VEUVE JOYEUSE
Mardi	31	Décembre	20 h. 30	LA VEUVE JOYEUSE

1969

Mercredi	1 ^{er}	Janvier	15 h.	LA VEUVE JOYEUSE
Samedi	4	Janvier	20 h. 30	LE PAYS DU SOURIRE
Dimanche	5	Janvier	15 h.	LE PAYS DU SOURIRE
Samedi	11	Janvier	20 h. 30	LES CLOCHES DE CORNEVILLE
Dimanche	12	Janvier	15 h.	LES CLOCHES DE CORNEVILLE
Vendredi	17	Janvier	20 h. 30	LA VIE DE BOHÈME
Dimanche	19	Janvier	15 h.	LA VIE DE BOHÈME
Dimanche	26	Janvier	17 h.	Association des Concerts de Nantes
Vendredi	31	Janvier	20 h. 30	LUCIA di LAMMERMOOR
Dimanche	2	Février	15 h.	LUCIA di LAMMERMOOR
Samedi	15	Février	20 h. 30	LA CHASTE SUZANNE
Dimanche	16	Février	15 h.	LA CHASTE SUZANNE
Vendredi	21	Février	20 h. 30	Ballets
Dimanche	23	Février	15 h.	Ballets
Vendredi	28	Février	20 h. 30	LOHENGRIN
Dimanche	2	Mars	15 h.	LOHENGRIN
Vendredi	7	Mars	20 h. 30	ENLÈVEMENT AU SÉRAIL
Dimanche	9	Mars	15 h.	ENLÈVEMENT AU SÉRAIL
Lundi	17	Mars	21 h.	Association des Concerts de Nantes
Vendredi	21	Mars	20 h. 30	WERTHER
Dimanche	23	Mars	15 h.	WERTHER
Samedi	29	Mars	20 h. 30	RIP
Dimanche	30	Mars	15 h.	RIP
Samedi	5	Avril	20 h. 30	LA FILLE DE MADAME ANGOT
Dimanche	6	Avril	15 h.	LA FILLE DE MADAME ANGOT
Vendredi	11	Avril	20 h. 30	L'HEURE ESPAGNOLE - LA PÉRI
Dimanche	13	Avril	15 h.	L'HEURE ESPAGNOLE - LA PÉRI
Samedi	19	Avril	20 h. 30	LA BELLE HÉLÈNE
Dimanche	20	Avril	15 h.	LA BELLE HÉLÈNE
Lundi	28	Avril	20 h. 30	Association des Concerts de Nantes

Que dire de cette période ? J'étais jeune et ne réfléchissais pas trop quant à la qualité de notre travail. J'étais heureuse de "jouer", et, si on excepte les opérettes à grand spectacle, tels que le "Chanteur de Mexico" "La Polka des lampions", "Violettes Impériales", que l'on jouait une dizaine de fois, on n'avait pas le temps de s'ennuyer, parce que les spectacles s'enchaînaient quasiment aussi vite qu'à mes débuts. Par contre, on riait bien ; quel régal de travailler avec Luis Mariano, Annie Cordy, Georges Guéthary, Jean Richard, toutes ces vedettes... Bourvil... qui, un soir de représentation, a retenu à temps un chariot qui allait dévaler la scène en pente, juste au dessus de moi; se penchant alors, il dit en me regardant : "si jeune, et déjà dans la fosse" ! L'atmosphère était bon enfant. On arriva à **Mai 68** ... J'avais accouché fin février, et devais donc reprendre mon travail début mai... Après la saison lyrique, on participait à des concerts d'été. Par exemple, on a joué dans la « Cour Ovale », rue Kervégan, sur le cours Cambronne, ou encore dans le jardin des plantes, accompagnés par le cri peu mélodieux des paons ! Cette année-là, donc, quand j'ai voulu reprendre mes activités, je me suis heurtée, moi et les autres, à la porte fermée du théâtre qui était notre lieu de répétition habituel. Ainsi, nous avons participé aux événements, mais sans faire grève : nous ne pouvions répéter car le concierge du théâtre, lui, faisait grève... Nous avons donc été payés, comme si de rien n'était, et j'ai pu ainsi pouponner jusqu'en septembre, puisque après les événements, on a été pratiquement mis en vacances.

Au fur et à mesure, Soltesz montrait ses limites, et beaucoup de musiciens étaient déçus. J'étais trop jeune et inexpérimentée pour le juger, mais sa direction était superficielle. Il y a eu une grande période où il était courtisé, par les dames, mais aussi, par "l'intelligentsia" nantaise. Il a su devenir une figure nantaise, et il nous a sûrement apporté beaucoup de choses; grâce à lui, quand, à partir des années 68, on a commencé à réfléchir à fonder des orchestres régionaux, l'embryon d'un orchestre existait déjà, et à partir de ce qui existait Marcel Landowsky a pu dès 1970 penser à créer un grand orchestre qui allait voir le jour en 1971 .

L'année 1970 nous apporta beaucoup d'espoirs et d'inquiétude. Là encore, si on parlait de la création d'un grand orchestre, les rumeurs allaient bon train . Serait-il à Nantes ou à Angers ? Les musiciens qui composaient les deux orchestres municipaux seraient-ils prioritaires, et dans quelles conditions ? Bref, les délégués syndicaux allaient de réunions en réunions, et l'atmosphère était électrique ! Notre chef, Soltesz était sur la touche, et n'avait pas son mot à dire. Je ne suis pas du tout au courant des raisons qui ont fait qu'il avait perdu tout influence, (il ne dirigeait ni mieux ni plus mal que les quelques années précédentes) mais ce fut pour moi une expérience de voir les gens qui le courtoisaient se détourner de lui, (La Fontaine est toujours d'actualité) et, pour finir, le voir vendre des vêtements dans un magasin de luxe, à Nantes !

Finalement, ne voulant froisser personne, et peut-être à cause du financement, l'orchestre fut à la fois réuni et établi sur les deux villes, Nantes et Angers ! Cela compliquait les choses, bien sûr, mais il y avait aussi quelques avantages : Nantes gardait son label lyrique, et Angers son label symphonique. L'orchestre dans sa « grande formation » se réunirait une fois par mois, avec répétitions à Nantes ou Angers. A l'époque, l'autoroute entre les deux villes n'existait pas et les trajets semblaient longs, d'autant plus que les répétitions se terminaient à 23 h 30. Mais, avant de parler des conditions de travail assez pénibles, il faut quand même que je signale que, pour faire partie de ce nouvel orchestre de prestige, il fallait encore passer un examen de fonction ! Bien sûr, encore une fois, il y avait de l'angoisse dans l'air. Après discussion entre délégués et ministère, il fut établi qu'il ne serait pas demandé de concerto, mais que le programme de l'examen ne se composerait que de traits d'orchestre. Les premiers violons auraient des traits de premiers violons, les seconds, de seconds. Cela simplifiait un peu les choses. Cet examen eut lieu en **1970**, et, comme à l'examen précédent, il y eut un repêchage et des reclassements. Un problème se dessinait déjà : les professeurs du conservatoire qui étaient obligés, à leur recrutement, de faire partie de l'orchestre de la ville (un professeur de violon avait

même été licencié parce qu'il ne souhaitait pas jouer dans l'orchestre), se voyaient un peu relégués et le vivaient mal, pour la plupart. En effet, ils ne pouvaient faire partie de la « grande formation » : les répétitions se faisant dans la journée, et souvent à Angers, ils n'auraient pu assurer leurs cours. Or, ce qui compliquait encore plus les choses, était que la plupart des professeurs avaient passé avec succès le concours à Paris pour être solistes de leurs pupitres, (je parle au moins de la formation de Nantes), ce qui fait que si on les appelait exceptionnellement à participer à un programme de la « grande formation », ils acceptaient à condition d'être solistes, et bien sûr, les nouveaux venus, pris solistes, eux, pour la « grande formation » mais qui n'étaient donc que deuxième soliste dans la « petite formation », n'entendaient pas céder leur place... C'est un peu compliqué pour qui n'est pas au courant de la vie d'un orchestre. Cet imbroglio perdura toute la vie de l'O.P.P.L, jusqu'à ce que l'on finisse par donner le choix aux professeurs : ou rester, faire tous les services en s'arrangeant pour leurs cours et à n'importe quelle place, ou démissionner. Presque tous les professeurs ont démissionné, mais je sais que même la prime de licenciement, assez conséquente, ne les a pas consolés de la perte de l'orchestre qu'ils aimaient, et du plaisir de la musique partagée. Ils ont sans doute pêché par orgueil, mais il faut dire que jusqu'à la création de l'O.P.P.L, ils étaient les rois, les aristocrates de l'orchestre . Ils ne se sont pas fait à l'idée que d'autres pouvaient jouer aussi bien qu'eux ! Une époque s'achevait.

L'O.P.P.L. 1971-1995 (mon épanouissement ?)

Enfin, le grand jour arriva ! Nous sommes tous arrivés très tôt à la répétition, au « Petit Théâtre » à Graslin . On découvre sa place et ses nouveaux collègues. On a quelques surprises, et certaines créent des tensions ; ainsi, un collègue, bon violoniste, plus ancien que moi, et qui était devant moi, se retrouve au dernier pupitre des premiers violons derrière moi, qui suis au troisième, et derrière une collègue, qui était second violon, et avait donc passé l'examen avec des traits de second violon... Il est ulcéré et fera la grève. Cela peut paraître futile, mais, à l'époque, plus que maintenant où l'on a l'habitude de changer de place et de pupitre, s'attaquer à l'ordre des pupitres et de l'ancienneté, relevait quasiment du sacrilège !

On craignait un peu le contact avec Pierre Dervaux, car s'il était célèbre pour son talent et sa « patte », il l'était aussi pour son caractère emporté et son ironie blessante ; il disait par exemple, d'un air narquois : « les harpistes passent la moitié de leur temps à s'accorder, et l'autre moitié à jouer faux ! » A notre grande surprise, tout se passa bien et il se montra toujours indulgent. Avec lui, pas de temps perdu ! Tout était dans son geste : un trait difficile, il vous regardait, fixement, profondément, il claquait de la langue, il tendait le bras, et on avait l'impression qu'il extirpait lui-même les notes qui sortaient de vos doigts. Il était efficace, vivant, drôle. Il jouait de, et avec l'orchestre. Il ne perdait pas de temps en palabres, et travaillait surtout « ce qui s'entendait »... Il était aussi attaché à la présentation de l'orchestre ; dans la mesure du possible, il voulait que les pupitres soient composés d'un homme et d'une femme, il nous faisait la guerre pour que, lorsque nous ne jouions pas, la pointe de l'archet soit dirigée vers le bas, et les robes de concert des musiciennes furent choisies en tenant compte de son avis : pas de bras nus ! Ce mois de **septembre 1971** fut donc le début de l'orchestre, du premier concert O.P.P.L. Je me souviens d'une belle soirée, tiède ; dans mes souvenirs, le premier concert est au « Grenier Saint Jean, » à Angers. A chaque pupitre de musicienne, Pierre Dervaux a fait accrocher un petit bouquet, Marcel Landowski est au premier rang, avec le ministre de la culture, Jacques Duhamel (nous avons eu une réception à la mairie de Nantes en sa présence). Le programme est un programme de musique française, qui allait si bien à Dervaux ; finesse, légèreté et profondeur à la fois :

La symphonie fantastique de Berlioz

Debussy ; la mer

Ravel ; Daphnis et Chloé

Programme plutôt difficile, pour un jeune orchestre et un premier programme... mais avec Dervaux, ça devenait facile ; on ne se posait pas de question ; ses gestes préparaient tout !

Ce concert était le premier d'une longue série de concerts, à Nantes, à Angers, dans toutes les villes, petites et grandes, de la région, sans oublier les concerts de prestige à Paris, et des futures tournées... mais nous en reparlerons.

L'orchestre était donc établi sur les deux villes, chaque phalange avait une vie distincte, et avait à sa tête son propre chef : Yves Prin était chargé de la formation d'Angers et Jean Claude Casadesus de la formation de Nantes. André Guilbert était adjoint aux deux formations, Pierre Dervaux étant le « patron » de l'ensemble de l'orchestre. Chaque phalange faisait un travail énorme. Concerts de décentralisation, nous en avons écumé des villes et villages, nous en avons fait, des kilomètres ! Concerts éducatifs, opéras et opérettes, la « grande formation » Nantes-Angers se réservant plutôt les concerts de prestige. La phalange nantaise se déplaçait moins que la phalange angevine : nous avons plus de lyrique, plus de spectacles sur place, d'où une certaine rivalité entre nos deux phalanges. Si les

angevins enviaient notre relative sédentarité, nous, envions leurs jours de récupération ainsi que leurs nombreux dimanches ou jours de fêtes libres, pris à Nantes par les spectacles lyriques.



Le dernier concert présenté par Théo Lenoir. Au pupitre : J.C.L.

CONCERTS EDUCATIFS
DE LA VILLE DE NANTES

Salle Paul FORT
Mardi 10 Juin 1975

LES INSTRUMENTS ET LES VOIX

I. V^e CONCERT EN SEXTUOR JEAN-PHILIPPE RAMEAU
a) *La Fugue* (1682-1704)
b) *La Cello*
ENSEMBLE CHORAL
JEAN-BAPTISTE D'ANNAIS
Direction : Claude MARTINET
CHŒURS "a cappella"

II. ECHO ORLANDO DE LASSUS
(1485-1562)

III. DEUX RONDEAUX ADAM DE LA HALLE
a) *Et est Bayard en la patrie* (1240 ? - 1280 ?)
b) *Et, mout, de votre amour*

IV. EN SORTANT DE L'ÉCOLE PREVERT - KOSMA
CHŒUR ET ORCHESTRE

V. Extrait du "MAGNIFICAT" JEAN-SEBASTIEN BACH
(1685-1750)

VI. CHORAL "Jesus, demeure ma joie" JEAN-SEBASTIEN BACH
extrait de la "CANTATE N° 147"

Direction musicale : MAITRE JEAN-CLAUDE CASADESUS

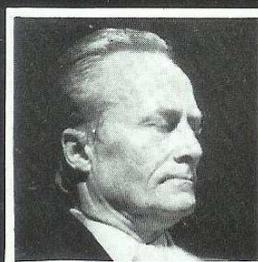
Ce Programme est gracieusement offert par

M. SIMON
MUSIQUE

15, RUE J.-J.-ROUSSEAU - NANTES

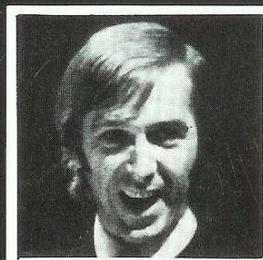
TOUS INSTRUMENTS

Programme du 10 juin 1975



Pierre DERVAUX
Directeur Général
de l'OPPL

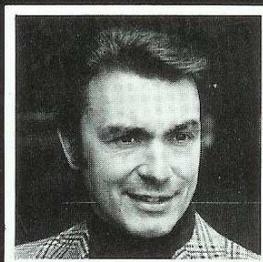
Yves PRIN
Directeur Musical
de la formation
d'Angers
de l'OPPL



Jean-Claude CASADESUS
Directeur Musical
de la formation
de Nantes
de l'OPPL



André GUILBERT
Chef-Adjoint au
Directeur Général
de l'OPPL



L'administration était à Angers ; Roger Bouillon étant le délégué général de l'orchestre , assisté de Juliette de Marigny, secrétaire artistique, qui s'occupait de la production des concerts, du planning, et qui se voulait être un peu la « mère » des musiciens. Elle essayait beaucoup de récriminations, car l'intérêt général ne coïncidait pas toujours avec l'intérêt des musiciens. Le président du syndicat mixte nouvellement créé, était François Sourice, également Angevin, ce qui faisait que nous, Nantais nous sentions mal aimés...

Le souvenir qui me reste de cette époque est lié aux heures de car, aux lieux souvent peu hospitaliers (églises froides ou salles de sports tout aussi froides), aux heures tardives de retour à la maison, les services se terminant à 23h30 , quand nous étions à Angers, nous n'arrivions pas à Nantes

avant 1h du matin (pas d'autoroute...), aux répétitions des samedis et dimanches deux services par jour, matin et soir, à la fatigue qui faisait que le soir tout me paraissait difficile, alors que le lendemain matin, tout passait bien, mais aussi à l'amitié qui unissait beaucoup d'entre nous, l'orchestre était surtout un orchestre de jeunes, aux parties de fou rire devant telle ou telle situation cocasse... Ce concert, à La Bruffière, avec Pierre Michel Leconte... En Vendée, nous étions toujours bien reçus, et avions droit, après le concert, à un verre de muscadet et à la fameuse brioche vendéenne, en sus d'un petit discours... Ce soir-là, nous étions tous groupés autour de la table, prêts à bondir sur la brioche, mais nous attendions le chef, qui n'en finissait pas... Il arrive enfin, et l'adjoint au maire sort son discours :

« Monsieur l'conte... Chers exé... exécutants de l'O.P.P ... l'O.P.PL... »

Le fou rire nous a tous gagné, et c'était un repli général vers le fond de la salle pour tenter de le dissimuler ... plus personne pour s'emparer du verre de vin et de la brioche !

A propos de Pierre Michel Leconte, que j'ai revu ces jours-ci dans un film de Pinoteau rediffusé à la télé (il faisait le rôle d'un chef d'orchestre espion), je me souviens qu'un matin, au volant de ma vieille "4 L", je m'étais arrêtée pour le prendre sur le chemin de la salle de répétition. Je l'avais klaxonné, et il était monté sans vergogne dans ma voiture. Il en profita pour me dire qu'il aurait bien aimé se promener dans la région, mais qu'il n'avait pas de moyen de locomotion. Sans réfléchir, je lui proposai alors ma guimbarde, qu'il accepta sans problème. Ce que c'était drôle de voir ce grand escogriffe peu banal à la crinière blonde au volant de ma voiture, jouant du klaxon, qu'il trouvait si peu mélodieux que c'en était amusant!

Je pourrais raconter plein de petites anecdotes, comme le jour où l'heure du car avait été retardée, où tout le monde était au courant, sauf le chauffeur du car et un collègue contrebassiste. Ils sont partis tous les deux, sans s'étonner de la situation, et nous, un peu plus tard, on attendait le car en se gelant... Nous sommes arrivés en retard au concert, bien sûr !

Notre première grande sortie fut en **Juin 1973**. Nous avons participé à un hommage à César Franck dans l'église Saint Louis des Invalides, à Paris. Quel souvenir ! Nous jouions la symphonie en ré mineur, Pierre Dervaux dirigeait, comme à son habitude, en Maître. Autre souvenir lié à ce concert, dans la cour des Invalides, Gérard Oury tournait les dernières scènes de « Rabbi Jacob », avec la Garde Républicaine à cheval, Louis de Funès et Suzy Delair , ce qui faisait que l'on se précipitait pour voir le tournage à la fin des répétitions. Selon la critique, le public parisien découvrit « avec étonnement et plaisir » l'Orchestre Philharmonique des Pays de la Loire.

Nous avons eu aussi des moments inoubliables les années suivantes (**1974, 1975**) Je me souviens de « La damnation de Faust », dirigée par Paul Paray, alors très âgé. Pendant les répétitions, il était tassé sur sa chaise haute, économisant gestes et paroles, et, le jour du concert, on le voit debout, fougueux, la baguette incisive, précise, dynamique, le regard enflammé... Les bienfaits de la musique ! Je me souviens aussi de ce concert à Paris, où nous avons été réinvités. Souvenir émouvant du requiem de Fauré dans l'église de Saint Germain des Prés, de ces concerts, plus flous quant aux œuvres, mais pas aux lieux : Notre-Dame de Paris, avec Monseigneur Marty au premier rang du public, au Théâtre de la Ville, ou à la Salle Pleyel. Bien sûr, pour moi qui me sentais provinciale j'avais l'impression de rêver.

Chez nous, en région, nous vivions aussi des expériences et des rencontres enrichissantes : Lily Laskine, harpiste de renommée internationale, qui jouait avec le flûtiste de l'orchestre, Guy Cottin, (qui avait le Prix international de Genève), le concerto de Mozart. Elle était simple, adorable. Après un concert à Saint Nazaire, elle avait été reçue par le sous-préfet, mais la réception était ultra simple : il n'y avait rien à manger. Elle qui ne dînait pas avant les concerts, fit part de sa fringale à qui de droit. La sous-préfète, très gênée, est allée à sa cuisine et en a rapporté un gâteau destiné certainement à ses enfants, et qui était entamé...

Je ne peux trop m'étendre sur chaque souvenir ; parmi les moments lumineux de ces années, il y a aussi la participation au « Concours international des jeunes chefs d'orchestre » de Besançon : les jeunes gens que l'on aidait plus que d'autres, parce que l'on sentait en eux l'étoffe d'un vrai chef, la découverte du lauréat Marc Soustrot, avec qui on fera un sacré bout de chemin, le concert avec la toute jeune pianiste Maria Jao Pires, qui nous avait impressionnés, et tant d'autres moments encore ... Je ne peux, par exemple, passer sous silence le festival de Royan. Nous nagions dans la musique contemporaine pendant quelques semaines. Il fallait bien ce temps pour décoder les signes qui représentaient cette musique. En effet les compositeurs n'utilisaient pas l'écriture traditionnelle ; en première page de partition, il y avait donc le mode d'emploi, c.a.d. la signification des signes rencontrés, nouveaux, puisque imaginés par le compositeur. Casadesu nous dirigeait, il avait l'air d'aimer, alors que nous, nous oscillions entre crise de nerfs et fou rire. Je me souviens particulièrement de deux œuvres, la première où chaque musicien avait un cierge, et devait aller chercher sa flamme auprès du chef ; mon copain Besson, trombone, et baraqué, passant près de moi, en disant, la tête baissée : « ave ma soeur », et l'autre, où l'on devait souffler dans un mirliton, et où on avait touché 75 % de notre salaire en plus, parce que ce n'était pas notre instrument ! Nous avons participé à ce festival pendant plusieurs années, mais, par chance, l'organisateur est, paraît-il, parti avec la caisse, et le festival s'est arrêté. Les compositeurs ont continué d'écrire, mais en reprenant le langage traditionnel.

Parallèlement au travail d'orchestre et à ma vie familiale, je sentais le besoin de me perfectionner, et de travailler un peu plus mon instrument. J'étais timide, peu sûre de moi, et je n'aurais jamais osé me présenter à un professeur réputé de Paris. Mon ami Jacques, pianiste récemment lauréat du prix Cziffra, qui me faisait la gentillesse de faire de la sonate avec moi, m'a poussée, m'a accompagnée à Paris chez Madame Hoppenot qui habitait près du parc Monceau.

Dominique Hoppenot

Professeur de violon de grande renommée, elle ne cesse depuis 25 ans de mettre son expérience aussi bien au service de musiciens français et étrangers de réputation internationale que d'instrumentistes "en difficulté" qui sollicitent ses conseils.

Animatrice de nombreux stages de pratique instrumentale et de formation pédagogique, elle s'attache tout particulièrement aux dimensions psychologiques et corporelles de l'apprentissage des instruments à cordes.

photo Alain Beauvais



Imp. E.V. Tours r.c. 76 B 95

J'étais très impressionnée en entrant dans son immense appartement, très design . Elle était à la fois simple et très Parisienne. Elle me posa des questions, à propos de mes études, de mon milieu, et elle fut satisfaite quand je lui dis que mon mari préparait « l'E.N.A. ». Elle me dit : « vous faites parti d'un milieu intéressant et après vous avoir écoutée, je sais que vous aimez ce que vous faites, je vous prends comme élève ! » C'est ainsi que pendant des années je suis allée une fois par mois à Paris, le lundi, mon jour de congé. J'ai beaucoup appris, rencontré chez elle des gens comme Tortelier, ai vécu l'enfantement de son livre : "Le Violon Intérieur", elle m'en parlait beaucoup, et je me suis même présentée à un concours interne de soliste pour m'éprouver, mais en prévenant Jean Claude Casadesus que je ne postulais pas pour le poste. Ma récompense fut que Pierre Dervaux avait été surpris de ce que je n'en voulais pas.

En **1976**, Jean Claude Casadesus nous quitte pour aller à Lille. Beaucoup de musiciens de l'harmonie étaient contents de son départ ; il y avait une incompatibilité de caractère. André Gérard est venu le remplacer. Ce n'était pas le même profil ! Autant l'un était jeune, fougueux, expressif, autant l'autre, d'âge mur, paraissant imperturbable, ressemblait à un sphinx. J'ai peu de souvenirs de lui, ni bons ni mauvais. Il restera d'ailleurs peu de temps, puisqu'en 1978 Patrick Juzeau, fils de mon premier chef d'orchestre à Graslin et lauréat d'un concours de Besançon auquel nous avons participé le remplacera en 78. André Guilbert et Yves Prin partent à leur tour : Marc Soustrot et François Bilger les remplacent. A ce propos, une petite anecdote : Patrick Juzeau était jeune et inexpérimenté. " La Nuit Transfigurée" de Schoenberg était programmée, mais nous avons peu de répétitions, n'avions pas l'habitude encore de cette musique, et nous peinions beaucoup! Impossible d'arriver au bout! C'est alors que nous avons fait appel à Roger Bouillon, notre administrateur, mais aussi fin conférencier, qui vient le soir du concert présenter savamment cette œuvre que nous n'arrivions pas à jouer correctement en entier, et termine, l'air de rien, disant : "De cette œuvre, nous vous en jouerons les passages les plus caractéristiques." C'est ainsi qu'on a sauvé l'honneur, que cela a paru naturel, et que je me suis dit que M. Bouillon était très adroit!

Pour peindre l'atmosphère de l'époque, il est indispensable de parler des salles de répétition. A Angers nous répétions dans une salle un peu poussiéreuse, attenant à la cour de l'école « Saint Maurice », ce qui fait que quand nous sortions à l'heure de la récréation, nous avons toutes les chances de recevoir un ballon dans la figure. A Nantes, nous avons notre salle avec les bureaux au premier étage. Pendant les pauses, j'allais dire un petit bonjour aux secrétaires, (Madeleine et Liliane), qui m'offraient souvent un petit café. La salle donnait sur l'avenue de Launay, rue très passante et assez bruyante, ce qui fait que même l'été on ne pouvait ouvrir les fenêtres. Un matin de répétition, un chef invité, Perisson, venant de l'opéra de Paris, tape son pupitre de sa baguette, excédé : « il n'y a pas de hautbois, monsieur ! » Le hautboïste répond : " mais maître, je n'ai pas joué ! C'est les pompiers qui sont passés ! " L'histoire fera son chemin...

1977 ! Année importante pour moi, puisque en octobre Claire fait son apparition, le lendemain du dernier examen de son papa à l'Ecole de la Magistrature. Cette fois, je me suis bien reposée, puisque j'ai cumulé vacances et congé de maternité. Pierre Dervaux nous quitte, et est remplacé par Marc Soustrot. Ce dernier est jeune, très musicien, lui aussi a une « patte », et il va entraîner l'orchestre dans une belle aventure qui va durer dix-sept ans. Il habite Angers et est proche des musiciens. Il travaille aussi en bonne entente, du moins à ce que je crois, avec l'administration. Il veut nous emmener en tournée, et il y réussit. Première tournée en **Septembre 1979** dans les Pays de l'Est. Neuf concerts en Roumanie, Bulgarie et Pologne, avec Pierre Amoyal. Là encore, beaucoup d'anecdotes qui ne peuvent être toutes racontées. L'atmosphère était pesante, en Roumanie, des files très longues devant les magasins, des cars dont les pneus crevaient régulièrement ; il fallait descendre, en rase campagne, et attendre que le chauffeur répare, ce qu'il faisait sans un mot. Au bout du troisième pneu crevé, on tente de se renseigner auprès de lui, fatigués et désireux d'arriver enfin à l'hôtel. Il nous montre les restes du pneu Michelin, et fataliste, écartant les bras : « matériel français ! ».



Nous jouons à Craiova, Pitesti, et à la maison de la radio à Bucarest ; des policiers montent la garde autour de la scène, fusil à la main. Nous ne pouvons aller dîner après le concert car les restaurants ont ordre de ne plus servir après 23 h. Par contre le public est enthousiaste et nous offre des fleurs. Ce sera ensuite la Bulgarie, et un passage de frontière difficile. Nous devons tous passer à pied sur un pont, un par un pour être contrôlés. On se croirait dans un film d'espionnage, et je ne suis pas tranquille. Les cars Bulgares nous attendent, un des chauffeurs, Peter, m'accueille avec le sourire, ce qui me fait chaud au cœur. Voyant mes chaussures boueuses (je m'étais écartée dans un endroit isolé, mais glaiseux, pour ne pas utiliser les latrines puantes qui bordaient la route), il me fait signe de les lui donner, et il me les lave à grande eau. Plus tard, il me fera visiter Sofia : je me souviens du monument de Dimitrov, héros national. Je croyais qu'il s'agissait d'un musée alors que c'était un mausolée. Il m'emmènera aussi visiter les environs dans son car, dont je suis seule passagère... Nous nous écrivons pendant quelques années. Nous partons ensuite pour la Pologne : Poznan, où nous avons visité le Musée des Instruments de Musique, Szezecin, ; là aussi, atmosphère pesante, et tristesse des rues et des magasins. Quel contraste, quand nous retrouvons Paris où nous participons au « Festival de France » en octobre !

Nos déplacements hors région avaient souvent lieu en septembre, avant que la saison lyrique ne commence. Monsieur Rousseau avait été remplacé à la direction du théâtre Graslin, je crois qu'il est mort peu de temps après, peut-être de chagrin. Plusieurs directeurs se suivirent ; Cassou, mort dans un accident de voiture sur la route, alors qu'il allait préparer la décentralisation des « Contes d'Hoffmann » que nous devions jouer le lendemain à La Rochelle. Nous avons quand même assuré le spectacle. Terrasson, qui signait aussi souvent les mises en scène. On se rappelle de celle de « Carmen », qu'il est allé ensuite donner à Pékin, enfin, Jean Louis Simon. Nous avons des chefs invités, des bons, comme Paul Ethuin, qui nous a dirigés dans des opéras de Mozart, Jésus Etcheverry, très bon chef, forte personnalité mais pas toujours agréable au pupitre : en pleine représentation, quand un musicien avait raté, à son goût, une intervention, il essayait ostensiblement sa baguette en public. J'ai cependant un très bon souvenir avec lui : "Marouf, le savetier du Caire" de Rabaud, (nous en avons fait l'enregistrement en 76 avec Michel Lecoq et Anne Marie Blanzat), mais nous en avons aussi de très mauvais, qui étaient loin de relever le niveau de l'orchestre. Marc Soustrot n'avait pas la main sur l'Opéra et le regrettait car quel que soit le problème qui se présentait, de qualité ou de planning, il ne pouvait le résoudre, puisque, s'il était le patron de l'orchestre, il ne l'était plus quand celui-ci était prêté au théâtre, et relevait de cette structure. Lui-même était un très bon chef de lyrique,

souple, musicien, il suivait très bien les chanteurs, les laissait respirer. Il ne se privait d'ailleurs pas de diriger des opéras ; il faut se rappeler « Mireille », en Arles, en **Juillet 1980**. Toute la ville en parlait, car l'opéra n'y avait pas été joué depuis 20 ans. Nous l'avons donné dans le théâtre antique, avec Michèle Command, sous la mise en scène d'Antoine Bourseiller. Je me souviens de ces soirées provençales, chaudes, douces. Fait inhabituel : Michèle Command tombe malade, et ne peut chanter ! Pour ne pas annuler le spectacle, on fait appel à une autre cantatrice, qui chantera dans l'ombre, alors que Michèle Command jouera le rôle en play-back. Ces tournées en juillet, souvent dans le midi, étaient bien sympathiques, elles nous permettaient d'allier tourisme et travail, telle cette visite du « Pont du Gard » avec quelques collègues, Michel Barbin, Lucien Guénet, décédé peu de temps après, et Madame Houdmont, notre directrice administrative. Nous apprenions ainsi à nous connaître, et à nous apprécier. Inévitablement elles apportaient avec elles des gags qui font encore notre bonheur quand on se les raconte.



Un soir, alors que Jean Pierre téléphone d'une cabine dans le hall d'un grand hôtel, Hélène, connue pour ses étourderies, entre en trombe dans la cabine en criant : "au 3^{ème} " ... Elle avait seulement confondu ascenseur et cabine téléphonique ! Il y avait aussi les gags avec les épingles à linge ou les élastiques que nous devions utiliser pour tenir nos partitions les soirs de grand vent... les pages n'étaient alors pas faciles à tourner ! J'ai oublié de parler du festival de Gourdon, avec Casadesus et Yehudi Menuhin, concert où assistaient la reine du Danemark et sa famille (en vacances dans les environs), la baronne de Rothschild, qui, toute baronne qu'elle était, n'hésitait pas à applaudir entre chaque mouvement de concerto ! Au fil des années nous avons aussi joué « Le Roi d'Ys » dans la cité historique de Carcassonne, « Carmen », dans les arènes de Nîmes, avec Régine Crespin, **en 1981**, donné des concerts dans les jardins de Béziers, de Perpignan, avec Katia Ricciarelli où nous apprenions, entre deux répétitions à danser la sardane. Avec Marc Soustrot, avant qu'il ne devienne directeur de l'opéra, en 1986, (succédant à Jean Louis Simon) nous avons aussi joué « Wozzeck », en février 82, que nous avons aussi « exporté » à Orléans.

En **septembre 80**, nous avons fait un voyage éclair à Londres . Après le concert, à « Fairfield Hall » (Croydon) où nous avons joué des airs d'Offenbach avec Jane Rhodes, et la symphonie de Bizet, alors que nous repartions le lendemain, nous avons pris un taxi qui nous a emmenés dans le centre de Londres, j'ai pu voir ainsi la tour de Londres et le London Bridge, Big Ben... Nous avons marché une bonne partie de la nuit avant de retrouver un taxi pour nous ramener à l'hôtel.

Petit à petit, nous arrivons au dixième anniversaire ! **En 1981** ! Tout n'était pas rose, car le financement de l'orchestre n'était jamais acquis, cette année-là particulièrement. Je me souviens de ce 23 décembre, où on nous annonce que l'orchestre est en sursis, même Marc Soustrot est pessimiste, il dit préparer la saison à venir, mais sans grand espoir. Nous préparons le concert de cet anniversaire le cœur lourd. Nous distribuons des tracts au public et le jour du concert, Suzanne, notre collègue violoncelliste, lit avec émotion un texte relatant nos difficultés. Sur ce, Pierre Dervaux entre sur scène ; nous jouions le même programme que le concert d'inauguration ; il nous emporte, avec sa fougue, son talent, sa sensibilité. Nous avons un triomphe, le public nous envoie des dons, et je suis sûre que ce concert a beaucoup influé pour que nos politiques, présents dans la salle, consentent à revoter les crédits.

La composition de l'orchestre est modifiée : on recrute deux « super solistes », violonistes, un pour chaque phalange avec un service horaire allégé, et un salaire augmenté, (Roland Puig à Nantes, Constantin Serban à Angers). Notre ancien violon solo, Jean-Pierre Grossemy, qui, lui, a assumé les deux rôles pour un salaire moindre, fatigué, préfère se retirer au dernier pupitre des seconds violons. Il tiendra cependant souvent, avec autorité, un rôle d'arbitre.

L'année 1982 est une année faste, et doit rester dans toutes les mémoires de ceux qui l'ont vécue. Quel souvenir inoubliable que ce séjour à Athènes, au mois de juin ! Nous jouons au théâtre Hérode Atticus, au pied du Parthénon, et accompagnons les ballets de l'Opéra de Paris dans le ballet de "La Sylphide". Le cadre est magnifique, tellement chargé d'Histoire que l'émotion nous étreint.



423.7.72

En Grèce, l'O.P.P.L. impose sa qualité

NANTES. — Le festival d'Athènes est maintenant une sorte d'institution qui n'hésite pas à faire appel aux formations les plus prestigieuses. L'année prochaine, ce sera le Bolchoï, cette année c'était les ballets de l'Opéra de Paris et l'O.P.P.L.

Admirable formation que ces ballets de l'Opéra qui auraient tendance actuellement à prendre la première place devant de peu le Bolchoï. L'accueil du public fut enthousiaste. Quant à l'orchestre, il fut très applaudi. La direction souple de Marc Soustrot a fait merveille pour accompagner les danseurs. Ce n'est pas un mince compliment d'entendre le maître de ballet, Pierre La-

plaisir pour les danseurs de collaborer avec un pareil orchestre et qu'il faut absolument renouveler cette opération sous d'autres cieux ».

Deux concerts ont ensuite été donnés par l'orchestre : le 19 juin avec Bernard Soustrot, trompette, et le 20 juin, avec Yvan Chiffolleau, violoncelliste et fils d'un musicien nantais.

Maintenant, pour l'O.P.P.L. une autre tournée se profile à l'horizon : celle des Etats-Unis et du Canada où d'autres batailles auront lieu dans un climat plus difficile puisque l'Amérique possède les meilleurs orchestres du monde. Celle-ci se déroulera du 19 octobre au 11 novembre sur la côte est dont le point culminant sera Carnegie Hall à New York.

Grande réception à l'ambassade de France. L'ambassadeur lui-même nous salue et nous félicite. En partant, l'un d'entre nous, un peu éméché, tapote le bras de l'ambassadeur en lui disant : « à la prochaine fois » ! On donne aussi deux concerts, l'un avec Bernard Soustrot, frère de Marc, l'autre avec Yvan Chiffolleau, fils de Maurice, violoncelliste à l'orchestre. Un dimanche de repos, nous louons

une voiture, et partons à Delphes. Là aussi, journée inoubliable, promenade dans les pas de la Pythie, repas au restaurant, et retour dans une file ininterrompue de voitures roulant à toute vitesse : il n'était pas question de s'arrêter aux feux rouges, car on se serait fait copieusement klaxonner ! Par miracle on a retrouvé le « siège » de la voiture en location, nous étions soulagés, mais la journée vécue valait bien le stress du retour. Un jour nous sommes allés à Egine, île toute proche, avec Rose et madame Houdmont : nous l'apprécions bien et la découvrons, sympathique et amusante (elle était souvent critiquée car elle tenait le budget de l'orchestre et parfois les côtés artistiques et administratifs n'allaient pas de pair...) Nous nous sommes régalés de langoustes et nous sommes faites photographier avec le beau serveur. Nous avons aussi notre petit restaurant tout près de l'Acropole. Nous allions à la cuisine choisir nos plats, et notre bouteille de vin entamée était remise en réserve pour le lendemain. C'était aussi l'année d'une coupe du monde de football, et je revois encore tous ces ressortissants des émirats, dans leur djellaba blanche, se lever comme un seul homme les bras levés, dans le grand salon de l'hôtel, quand le Koweït a gagné un match ! Autre image, ce retour en car, dans les rues d'Athènes, après un dernier dîner au Pirée, des musiciens dansant le sirtaki dans l'allée du car, et puis ce retour sur les chapeaux de roues à la gare Montparnasse, pour attraper le dernier train (notre avion avait eu du retard), nos valises pesant une tonne ... nous rapportions beaucoup de souvenirs !

Autre fait extraordinaire de cette **année 82**, cette tournée de trois semaines aux Etats-Unis avec Maurice ANDRE et Bernard SOUSTROT (nous avons trois programmes, entre autre le concerto pour trompette d'Hummel, et un concerto pour deux trompettes d'Albinoni. Nous jouions aussi « l'apprenti sorcier, de Dukas, et la symphonie avec orgues de Saint Saëns.)



TOURNEE U.S.A.
ORCHESTRE PHILHARMONIQUE
DES PAYS DE LA LOIRE

Solistes :
MAURICE ANDRÉ trompette
BERNARD SOUSTROT trompette
direction **MARC SOUSTROT**
Chef associé **FRANÇOIS BILGER**

PROGRAMME A
BERLIOZ Ouverture de Benvenuto Cellini
DUKAS L'Apprenti Sorcier
ALBINONI Concerto pour 2 trompettes
HUMMEL Concerto pour trompette
ST-SAENS Symphonie n° 3 avec orgue
Orgue : F.H. HOUBART

PROGRAMME B
PROKOFIEV Roméo et Juliette (Extraits)
ALBINONI Concerto pour 2 trompettes
BELLINI Concerto en mi bémol majeur
FLORENT SCHMITT La Tragédie de Salomé

PROGRAMME C
BERLIOZ Ouverture de Benvenuto Cellini
ST-SAENS Symphonie n° 3 avec orgue
ALBINONI Concerto pour 2 trompettes
HUMMEL Concerto pour trompette

ITINÉRAIRE

20 et 21 octobre	WILMINGTON, DELAWARE
22 octobre	HERSHEY, PENNSYLVANIA
24 octobre	LEXINGTON, KENTUCKY
26 octobre	SPRINGFIELD, ILLINOIS
27 octobre	KALAMAZOO, MICHIGAN
29 octobre	TORONTO, ONTARIO, CANADA
30 octobre	ERIE, PENNSYLVANIA
2 novembre	CARNEGIE HALL, NEW-YORK
3 novembre	AVERY FISHER HALL, NEW-YORK
4 novembre	NASHUA, NEW HAMPSHIRE
5 novembre	BOSTON, MASSACHUSETTS
6 novembre	BROOKLYN, NEW-YORK
7 novembre	WASHINGTON, DC
9 novembre	TROY, NEW-YORK

Cette tournée est organisée par la COLUMBIA ARTISTS, avec la participation financière de l'Association Française d'Action Artistique, le Syndicat Mixte de l'O.P.P.L., et l'aide du Mécénat : Compagnie Air-France / Cognac-Camus France / Biscuiterie Nantaise SN / Crédit Industriel de l'Ouest / Chambre de Commerce et d'Industrie de Nantes

Le mot du Délégué Général

Chers Amis,

Nous allons partir en tournée au Canada et aux U.S.A. C'est un monde nouveau que nous allons découvrir sur le plan géographique, humain et musical. Sans nul doute, l'O.P.P.L. tiendra à se surpasser pour soutenir la comparaison avec les grands orchestres américains.

Quelques détails me paraissent importants sur le plan des conseils et mises en garde si nous voulons que tout se passe bien :

- Il faut se prêter de bonne grâce à toutes les formalités douanières et autres que nous devons remplir là-bas ; les Américains sont très administratifs.
- Il est recommandé de ne jamais prendre l'ascenseur seul dans les hôtels des grandes villes, les agressions et les vols sont nombreux.
- Quand on quitte sa chambre en y laissant ses bagages, mettre la radio et laisser la lumière la nuit. La nuit, fermer sa chambre avec la chaîne de sécurité.
- La nourriture n'est pas la même que celle dont nous avons l'habitude. Le vin est cher. Il faut se conformer aux usages du pays.
- Eviter de circuler seul dans les avenues (style 42ème à New-York), les vols sont également nombreux.
- Avoir le moins d'argent possible sur soi en laissant à la caisse de l'hôtel le surplus éventuel.
- Faire preuve de patience afin de supporter les longs trajets qui nous sont imposés. Les cars sont très confortables.
- Ne pas essayer d'aller à Harlem, un musicien n'en est jamais revenu.

Alors me direz-vous, quel tableau peu engageant nous nous brosez des U.S.A. ! Soyons quand même optimistes, nous éprouverons de grandes joies. Le pays est magnifique, les gens très accueillants et notre tournée sera triomphale. Que l'atmosphère soit donc à la joie avant et pendant ce magnifique voyage.

Amicalement
Roger BOUILLON

Un des livres de chevet de mon enfance était « Tintin en Amérique ». Je me souviens que le premier matin de notre arrivée à Wilmington (Delaware) je me demandais si je ne rêvais pas : moi aussi, comme Tintin, j'étais en Amérique ! Je vous laisse lire la page de recommandations de notre « Délégué général », M. Bouillon. Quand je la lis aujourd'hui, je suis prise d'hilarité; n'empêche, le premier soir à Manhattan (où nous logions au « Sheraton »), nous ne nous sommes aventuré à sortir le soir qu'en groupe, et en nous tenant le bras... Nous avons rodé les programmes la première semaine dans des petites villes : Wilmington, Hershey (où il y a une célèbre chocolaterie que nous avons visitée. Les lampadaires de la ville prenaient même la forme des chocolats), Lexington, Springfield, Kalamazoo... Kalamazoo où nous avons eu le plaisir, nous les anciens de la première heure, de rencontrer le chef d'attaque des seconds violons, celui qui était receveur des impôts au temps du théâtre Graslin, qui avait pris sa retraite dans cette ville où vivait sa fille! Nous ne faisons que de l'autoroute, et dormions dans des motels. Ils avaient beau arborer en lettres gigantesques : BIENVENUE A L'ORCHESTRE PHILARMONIQUE DE FRANCE, le moral commençait à être en berne, surtout que la restauration dans les restauroutes était loin d'être délicieuse, et qu'il y était interdit de servir un verre de vin !



Marc Soustrot, veillant au moral des troupes, nous accorda des récréations ; nous avons visité un haras immense dans le Kentucky, et avons pu passer une journée à Philadelphie, où nous nous sommes recueillis devant "Liberty Bell", la cloche qui a sonné l'indépendance des Etats Unis. Nous y avons même oublié notre violon solo, Roland Puig, qui a dû se débrouiller pour rejoindre notre base par le train. Depuis ce jour, nous devons garder les mêmes places dans les cars et nous assurer de la présence de notre voisin ! Il y avait aussi des moments cocasses, comme lorsque nous sommes tous allés dans la chambre de notre ami Michel pour essayer le matelas d'eau - nouveauté pour l'époque - qui se voulait relaxant, mais qui donnait plutôt le mal de mer. Enfin, il y eut un changement radical : nous avons passé la frontière canadienne, les paysages étaient magnifiques, flamboyants, grandioses : c'était l'été indien, et les forêts nous éblouissaient. Nous avons donné un concert à Toronto, dans cette salle extraordinaire en forme de soucoupe volante, le « Roy Thomson Hall » et avons notre hôtel sur les bords du Michigan. Nous sommes montés à la CN Tower, "immeuble à structure autoportante le plus élevé du monde". Le lendemain, nous étions à Erie, et reprenons ensuite la route pour New York, avec arrêt pour contempler les chutes du Niagara.

A New York, nous étions donc logés au Sheraton, tout près du célèbre Carnegie Hall ; maintenant encore, je n'en reviens pas d'avoir joué dans cette salle prestigieuse. Chaque fauteuil portait le nom d'un mécène. Je jouais au bord de la scène, assez près du premier rang, j'ai pu voir ainsi le nom de Sinatra. Deux messieurs assis à mes pieds, (et oui...) se sont levés pour me dire que j'avais de jolies jambes. C'est ridicule, mais « Carnegie Hall » est lié à ce souvenir ! Je me souviens quand même que nous avons donné l'ouverture de Benvenuto Cellini, de Berlioz, deux concertos pour trompette(s) (Albinoni et Hummel) et la symphonie de Saint Saens, avec orgue.

CARNEGIE HALL

1982 — 1983 SEASON

CARNEGIE HALL presents the

Orchestre Philharmonique de France (Orchestre Philharmonique des Pays de Loire)

Tuesday Evening, November 2, 1982, at 8:00

Marc Soustrot, Conductor

Maurice André, Trumpet

BERNARD SOUSTROT, Trumpet
FRANCOIS-HENRI HOUBART, Organ

BERLIOZ Overture to "Benvenuto Cellini," Op. 23
SAINT-SAËNS Symphony No. 3 in C minor, Op. 78
(*"Organ Symphony"*)
I. Adagio; Allegro moderato
II. Allegro moderato; Presto; Maestoso
MR. HOUBART

Intermission

COLUMBIA ARTISTS MANAGEMENT INC.

Personal Director: MICHAEL RIEB

165 West 57th Street, New York, N.Y. 10019

Columbia Artists Management Inc. acknowledges with thanks the cooperation of the American Federation of Musicians in making possible the appearance in the United States of the Orchestre Philharmonique de France.

This tour is made possible in part by the financial participation of the French Association for Artistic Action, the Academy of the C.F.M., and with the help of the following friends of the Orchestre Philharmonique de France: Bouteiller-Ventouse SNC; the Credit Industriel de L'Orchestre; the Chambre de Commerce et d'Industrie de Nantes and Air France.

This program is made possible in part with public funds from the New York State Council on the Arts.

Next Special Presentation Carnegie Hall Concert
Sunday afternoon, November 14, at 3:00
Annie Fischer, Piano

The photographing or sound recording of any performance or the possession of any device for such photographing or sound recording inside this theatre without the written permission of the management is prohibited by law. Offenders may be ejected and liable for damages and other lawful remedies.



Nous sommes restés plusieurs jours à New York, et avons pu faire du shopping, voir les Tours jumelles et le centre Rockefeller, visiter le Metropolitan Museum, (quel choc quand je suis rentrée dans la salle des impressionnistes !) la Statue de la Liberté, le quartier chinois etc. Nous sommes allés ensuite à Boston, ville que j'ai trouvée très agréable, peut-être parce que plus européenne. Je me souviens d'un restaurant de poissons extraordinaire. De Boston, nous sommes revenus à Brooklyn où nous avons joué Romeo et Juliette, de Prokofiev, ainsi que les concertos pour trompette, et nous avons repris l'avion de New York pour Washington. Là encore, quelle émotion de jouer dans le Kennedy Center, face au Watergate, dont nous avons tant entendu parler ! Nous nous sommes promenés devant la Maison Blanche, avons longé le Capitole, et visité le Musée de l'Espace. A me lire on pourrait croire qu'il s'agissait d'un voyage touristique, mais nous étions toujours très concentrés quand il s'agissait des concerts, soucieux de notre responsabilité. Les concerts se sont d'ailleurs toujours bien passés, nous étions bien reçus, et les critiques toujours élogieuses.

5-11-82

Tournée américaine de l'O.P.P.L.

**Accueil chaleureux
à Toronto et New York**

ANGERS. — L'orchestre philharmonique des Pays de la Loire, aux U.S.A. depuis le 20 octobre, a pris contact avec le public américain, dans quelques villes de la côte est (Wilmington, Lexington), avant de triompher à Toronto (Canada) et au Carnegie-Hall de New York. Par téléphone, le délégué général de l'O.P.P.L., Roger Bouillon, soulignait les ovations d'un public enthousiaste, applaudissant à la fois le trompettiste Maurice André, tête d'affiche, et la musique française (3^e symphonie avec orgue de C. Saint-Saëns, tragédie de Salomé de Florent-Schmitt).

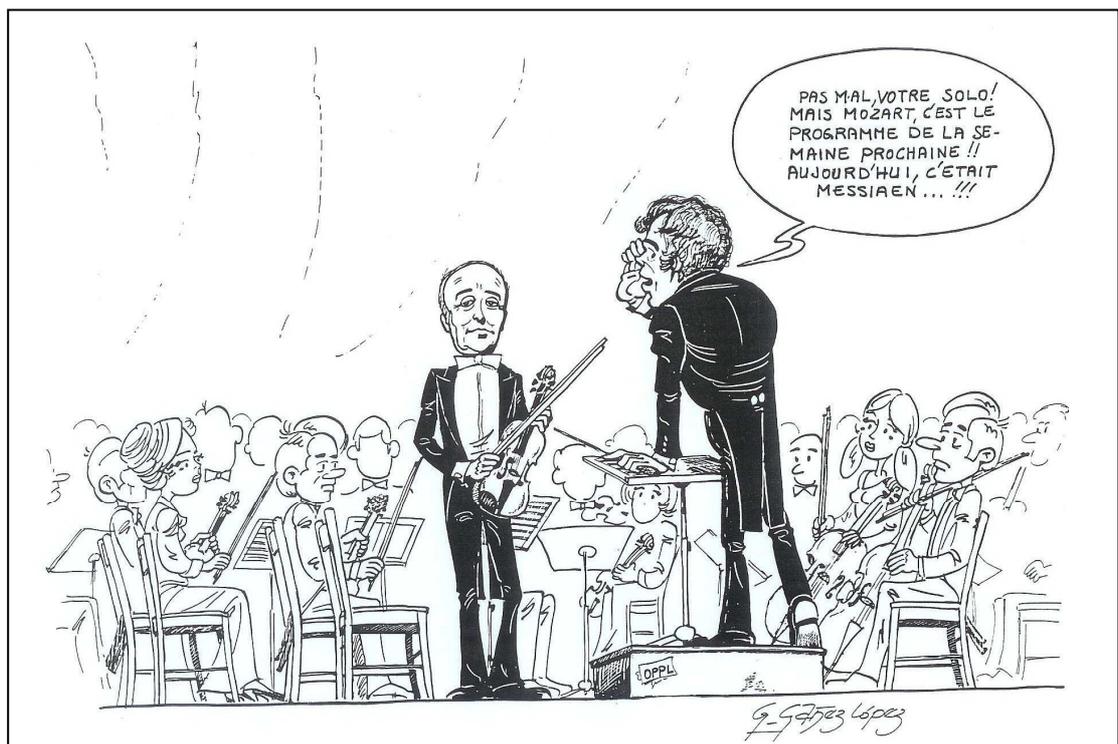
Face à des salles de trois mille personnes, le chef Marc Soustrot a été rappelé cinq fois mardi soir, au Carnegie-Hall, et autant quatre soirs plus tôt, dans la salle de concert ultramoderne de Toronto (Canada). La presse américaine est très laudative, ne tarissant pas d'éloges, notamment pour Maurice André et Bernard Soustrot qui ont fait merveille dans le concerto pour deux trompettes d'Albinoni.

La tournée de l'O.P.P.L. se poursuit, avec un concert vendredi à Boston, face à un public réputé pour être exigeant, et dimanche, à Washington, pour se terminer mardi 9 à Troy (état de New York).

Nous avons enfin repris l'avion pour Troy (N.Y.) où nous avons donné notre dernier concert avant de reprendre l'avion pour la France. Une tournée de trois semaines, qui fut magnifique, mais j'étais bien contente de retrouver ma famille, et mes deux petites filles. Elles ne trouvaient pas le temps trop long, car leur papa, ainsi que leurs grands-parents s'occupaient bien d'elles pendant mon absence, et puis il y avait la joie de déballer les cadeaux souvenirs à mon arrivée.

L'année 1983 ne me rappelle pas de grands souvenirs. Le directeur de l'Opéra est Jean Louis Simon. Sa direction est honnête et de bons spectacles ont été programmés sous sa direction. Guy Condette est le chef principal du lyrique. En cette **saison 83-84** nous participons à six opéras et cinq opérettes et bien sûr assurons les concerts.

Le concert qui m'a le plus marquée cette année-là est celui avec Gabriel Bacquier, mais je pense aussi à celui avec Régine Crespin. Concert que nous avons donné en mai 84 à Lyon. Je ne sais si c'est le même que l'on a donné aussi à Paris. Je me souviens avoir pris le train avec la diva, de son arrivée à Montparnasse, accueillie par ses fans et des monceaux de fleurs. Le concert aussi était mémorable, car elle était autant applaudie que huée. Une vraie ambiance de Castafiore, comme on n'en fait plus ! C'est en **juillet 84** que nous sommes allés à Carpentras et à Carcassonne jouer « Le Roi d'Ys », avec Alain Vanzo. Nous donnions aussi un concert avec Gabriel Bacquier, qui chantait des airs de Mozart. Ces festivals d'été étaient vraiment agréables. Un grand souvenir de cette année 84 est un concert à Paris, à la salle Pleyel. Je pense encore souvent à cette expérience : un film muet avait été tourné sur Paris. Trois illustres compositeurs de musique de film devaient le sonoriser, et nous jouions leur composition sous leur propre direction, sur le film projeté en direct. Vous comprendrez l'intérêt quand vous connaîtrez les noms de ces compositeurs. : Michel Legrand, Georges Delerue et Ennio Morricone. C'était stupéfiant de les voir diriger leur musique dans un style tellement différent que l'on avait l'impression de voir trois films différents ! Et puis, c'était mythique, pour moi, de jouer sous la direction de celui qui avait composé la musique de « il était une fois dans l'ouest » ou de celui qui avait composé celle des « parapluies de Cherbourg ». **En juin 85**, notre super soliste, Roland Puig prend sa retraite. Pour son dernier concert, il joue en soliste, et mon mari lui fait un dessin... qu'il affichera en bonne place dans son appartement à La Rochelle, où il a pris sa retraite. Peu de temps après, il fera un "A.V.C.", et si grâce à sa volonté, il ne s'en tirera pas mal, il ne pourra plus jouer de violon.



La saison lyrique 85-86 est encore dense, Gérard Klam a succédé à Roland Puig; nous jouons souvent sous la direction de Alain Guingal, un bon chef, mais atteint de troubles : il ne pouvait contrôler ses gestes quand il ne dirigeait pas, mais par contre il n'avait aucun problème dès qu'il levait la baguette, sa direction était souple, vivante, musicale. Je me souviens cette année-là avoir joué sous sa direction « Samson et Dalila » « La dame blanche » « La Norma » « La veuve Joyeuse ». Un autre chef, Vittorio Negri, qui nous avait impressionnés en 81 en dirigeant un merveilleux spectacle, "Le Turc en Italie", avec Barbara Hendricks, revient pour "L'Italienne à Alger". Il ne faut pas non plus oublier « La sorcière du placard aux balais » de Landowski, avec les marionnettes de Nantes, deux ou trois opérettes et enfin, « Le Vaisseau Fantôme » dirigé par Marc Soustrot. L'effectif était loin d'être celui d'un orchestre wagnérien, nous n'aurions pu tenir dans la fosse, mais il comportait quand même les deux phalanges. C'était mieux que les opéras de Wagner déjà joués auparavant sous la direction de Jésus Etcheverry où nous étions huit premiers violons et six seconds - encore quand ce n'était pas en période de grippe ! La saison des concerts n'avait rien à envier à l'opéra si j'en crois mes souvenirs. C'est cette année-là que nous avons joué « Le Sacre du Printemps », le « Concerto à la Mémoire d'un Ange » avec Amoyal, participé au festival de chœurs d'enfants dans le cadre des rencontres internationales de la jeunesse et qu'ont été inaugurés les « concerts promenades », concerts donnés dans des lieux plus ou moins insolites. C'est ainsi que nous avons joué en Juin 86 la 9^{ème} symphonie de Beethoven au Parc des Expositions à Angers lors de la demi-finale de la coupe du monde de foot qui était retransmise sur écran géant. Ce n'était pas notre public habituel, mais, même si on détonnait dans l'ambiance, c'est bien de s'ouvrir à un autre public. Et comme la France avait gagné, les gens étaient contents d'écouter « l'Hymne à la joie » !

En **juillet 86**, nous faisons une incursion à Cardiff, ville jumelée avec Nantes, avant une tournée en Italie. Je suis ravie car je suis italophile : j'ai étudié l'italien en hommage à mon professeur de violon, M. Gessi. Mes parents m'ont amenée chez lui quand j'avais six ans et que j'habitais à La Rochelle. Je prenais des cours deux fois par semaine, et ne l'ai quitté que pour entrer au conservatoire de Nantes, en cours supérieur, à seize ans ! Je n'étais jamais allée en Italie et m'en faisais une joie. Nous prenons l'avion à Nantes pour Bologne, survolons la chaîne des Alpes. C'est beau, la géographie, en vrai, et de Bologne nous partons pour Fermo, petite ville près de l'Adriatique dans les Marches. Nous jouons un concerto de piano de Mozart (la pianiste ne me laisse pas un grand souvenir.), la symphonie en do majeur de Bizet et « La Gaîté Parisienne ». Nous profitons d'une journée de libre pour aller à la plage. Cette tournée reste surtout dans ma mémoire pour les kilomètres d'autoroutes avalés, et la frustration de voir les panneaux indiquant le nom des villes qui me faisaient rêver, mais qu'on laisse derrière soi... Rome, Naples... Nous nous arrêtons à Avellino, dans un hôtel perdu dans la montagne. Nous sommes à une soixantaine de kilomètres de Naples. Les concerts sont cependant sympathiques : nous jouons dans la cour d'une abbaye (celle de Loreto, à Mercogliano). On a remplacé Offenbach par « Les fontaines de Rome » de Respighi, et " Daphnis et Chloé." Quelques petits incidents, comme ma partition emportée par un doux zéphyr... et terminant son envol dans un bassin, ou les cordons des organisateurs empêchant nos « tifosi » de se précipiter sur nous, avec le risque d'abîmer nos instruments. Le public, en effet, débordait d'enthousiasme, et nous lançait des fleurs. Un matin, nos cars nous ont emmenés à Pompéi. Pour moi, grand souvenir là encore ; ça me rappelle mes versions latines, quand je peinais sur le sens d'une phrase parlant de l'éruption du Vésuve, je n'aurais pas imaginé fouler de mes pas ce lieu si historique. Nous passons une belle journée, déjeunons dans un restaurant en plein air, accompagnés de mandolines. Au retour, nous nous arrêtons pour admirer d'un promontoire la baie de Salerno. Cette vue magnifique nous donne l'idée d'une revendication ! Le prochain concert doit avoir lieu le lendemain, avec raccord en fin d'après midi ; Salerno n'étant qu'à trente kilomètres d'Avellino, nous ne devons quitter les hôtels que dans l'après midi, ces hôtels situés en dehors de tout, comme je l'ai déjà dit. Nous demandons donc de partir le matin pour profiter de Salerno, de sa baie et de la plage. Après discussion, nous gagnons, et partons, ravis, dès le matin. Il fait déjà très chaud (nous sommes fin juillet), mais quand nous arrivons à Salerno, tout est fermé ainsi que le lieu devant nous accueillir: nous devons laisser nos instruments

dans les cars. De plus, quelle déception, plus on s'approche du port plus on est frappés par la saleté ambiante. Je me désolidarise de mes collègues (et néanmoins amis...) pour, avec mon ami Rémy me renseigner sur un bus qui nous mènerait à une plage. (Je parle un peu italien). Je suis très fière de moi : nous arrivons à une plage, déjeunons dans un restaurant riverain. Il faut quand même dire que la plage est payante, que notre portion est en effet propre, mais qu'elle est limitée par deux grosses cordes, et que de chaque côté extérieur des cordes, la saleté règne : boîtes de conserve, papiers gras etc. Rémy se baigne mais je n'en ai pas très envie. Nous restons peu de temps, et reprenons le bus vers le centre ville. L'endroit où nous devions jouer, devant la cathédrale, était inaccessible pour les cars, à cause des ruelles étroites qui grimpaient. Nous devions donc monter à pied, avec les instruments et sous la chaleur. Nous arrivons en nage ; le cloître attendant à la cathédrale fait office de vestiaire, au milieu, il y a des plantations, et un tuyau d'arrosage traîne par terre. Les musiciens sont souvent pragmatiques et sans complexe : plusieurs d'entre nous se sont dévêtus et se sont faits copieusement arroser !



Marc Soustrot, certainement gêné par le manque de respect pour ces lieux, leur a intimé l'ordre de se rhabiller, et pour couper court aux doléances, a loué une cinquantaine de chambres à l'hôtel près du port pour que nous puissions prendre des douches... sauf que, même rafraîchis par la douche, il a fallu remonter à la cathédrale sous un soleil de plomb, et que nous étions toujours aussi dégoulinants à l'arrivée ! Quel souvenir ! Après le concert, nous reprenions le car pour une ville étape, Cassino. Nous y sommes arrivés très tard dans la nuit, et oh ! surprise, il manquait des chambres. Fatigués, certains ont accepté de dormir à deux dans le même lit, d'autres ont changé d'hôtel. Nous partions ensuite pour le Nord de l'Italie « Acqui Terme » (prés d'Alexandria). Là, je ne me souviens que d'un aqueduc, du concert en plein air où nous étions dévorés par les moustiques, et où l'on voyait le public se frotter les mains, le visage et tout ce qui dépassait avec de la citronnelle alors qu'en jouant nous étions condamnés à supporter stoïquement les attaques de ces insectes. Pour nous venger, lors du bis de Carmen, sans crier gare les musiciens ont entonné l'air du "toreador"... Marc Soustrot a été surpris, mais l'a bien pris ! Nous partions ensuite pour Turin, où là encore nous nous sommes trouvés devant un hôtel inexistant. Juliette de Marigny a réussi à nous caser ailleurs, et, enfin, après un dernier concert à Aoste, nous avons pris le train pour rentrer à la maison. Quelle épopée !

La **saison 86-87** est celle du quinzième anniversaire. Cet anniversaire ne me laisse pas un grand souvenir, si ce n'est que les festivités sont marquées par la présence de Léon Zitrone, pas très sympathique, de Claude Bolling et de son Big Band, et de Georges Delerue. François Chaumette est le récitant de « Pierre et le loup », mais son ton monocorde et froid est vraiment décevant. Marc Soustrot remet à Pierre Dervaux la « baguette d'or » et celui-ci nous entraîne une fois encore dans « la symphonie fantastique ». La saison se termine par une participation au festival de Montreux, avec Barbara Hendricks, mais auquel je ne participerai pas, pour cause de maladie. Le fait marquant est que Marc Soustrot a pris la direction de l'opéra de Nantes, et comme il est aussi directeur de l'opéra

d'Angers, il a enfin la main sur le planning de l'orchestre, ainsi que sur le choix des chefs. Il arrive avec des idées neuves, il critique le manque de véritables éclairagistes et veut rajeunir le public. "Je ne veux plus voir une forêt de mises en plis le dimanche après-midi"! Je me souviens de son premier spectacle "Les contes d' Hoffman" avec de bons chanteurs, de magnifiques costumes et une mise en scène agréable faisant l'unanimité auprès du public. Marc Soustrot aime Offenbach, et nous jouerons beaucoup de ses "opérettes" avec la mise en scène folle et colorée de Jérôme Savary. J'y ai beaucoup pensé quand j'ai vu la mise en scène de "La Belle Hélène" en noir et blanc, si fade, bien que se voulant originale, donnée à Graslin, il y a peu ! Nous serons aussi invités chez Jacques Martin, à l'émission fétiche "Dimanche Martin". Rien d'extraordinaire sur le plan musical, mais c'est amusant de vivre les coulisses d'une émission. Nous en avons d'ailleurs déjà vécues en participant à l'émission de Jacques Chancel je ne sais plus en quelle année; "Le grand Echiquier" avec un invité original : Cavanna, de "Hara Kiri".

J'ai un souvenir plus vivace de la **saison 87-88**. Elle commence par un concert à Paris, salle Pleyel, au festival de France. Nous jouons avec Paul Tortelier le concerto de Lalo. Nous redonnons ce concert en région, et je me souviens de lui (Tortelier), prenant la parole avant de jouer un bis, fustigeant la musique contemporaine, au grand dam du professeur d'harmonie du conservatoire, qui était dans la salle !

Ce début de saison part sur les chapeaux de roue, puisque nous partons, nous, en tournée en Allemagne, à Bonn où nous jouons dans la magnifique salle « Beethoven Halle » et où nous en profitons pour visiter la ville sympathique et provinciale (elle était cependant encore capitale) Brême, Osnabruck ville jumelée avec Angers où nous sommes magnifiquement reçus. Nous allons ensuite au Luxembourg, pour fêter le XXème anniversaire du Centre culturel français, en présence de l'Archiduc et de l'Archiduchesse. On a oublié de nous mettre au courant du protocole, nous ne nous levons pas de suite à l'arrivée de Leurs Altesses Royales, ce qui crée un flottement, et nous donne vraiment l'impression d'être des roturiers ! J'ai un très bon souvenir de cette tournée, le programme était intéressant : "Le tombeau de Couperin", la 3ème symphonie de Roussel, et "La Valse" de Ravel, l'accueil chaleureux, et les hôtels luxueux. De retour à la maison, on reprend concerts et opéras. On fête les 80 ans de Messiaen en février, en jouant "La Turangalia Symphonie". Un pâtissier nantais crée un gâteau le « Messiaen » et à la fin du concert à Nantes, c'est même Nathalie, ma fille, qui vient d'avoir 20 ans qui lui remet fleurs et gâteau recouvert d'oiseaux ! Cette année-là, il y a aussi le festival de chœurs d'enfants, la création et l'enregistrement de « La Vieille Maison » de Landowski, et la coopération avec « le Cadre Noir » de Saumur. La saison se termine avec panache puisque nous donnons le Requiem de Verdi, dirigé par Marc Soustrot en Juin, et qu'en juillet nous participons au festival de Vayson La Romaine. Anne, une amie altiste, et moi, avons loué des chambres d'hôtes, et y sommes allées en voiture, emmenant Claire avec nous. Elle a onze ans et peut rester seule pendant les répétitions. Nous en avons profité pour lui faire visiter les ruines romaines, le château de Grignan, l'abbaye de Sénanque. Le spectacle (Cendrillon, de Massenet) se donnait dans le théâtre antique, avec pour metteur en scène Robert Fortune, et parmi les chanteurs, Rita Gorr. Quelle voix, et quelle présence ! Brigitte Fossay assistait à toutes les répétitions, car sa fille faisait partie aussi de la distribution.

La **saison 88-89** sera une belle saison. Nous l'ouvrons par un petit tour à Soulac en Gironde. Nous prenons le bac et nous retrouvons dans une atmosphère très syndicaliste! Nous participons à un festival d'agents E.D.F., organisé par le comité d'entreprise. Côté lyrique nous jouons entre autre, " les Saltimbanques ", avec l'Ecole du cirque d'Annie Fratellini, "La Grande Duchesse de Gerolstein", " Pelleas et Melisande," "Otello", "La Chauve-Souris " de Strauss, sous la direction de J.Rehak. Il était directeur du conservatoire. Très gentil et très musicien, peut-être avec une expérience de chef, mais qui est certainement loin derrière lui. Il ne nous fait pas travailler et est toujours content, or les « traits » des premiers violons ne sont pas faciles... Marc Soustrot assiste à la première, et est rouge de colère ! Il nous convoque, nous les premiers violons, pour nous passer un sacré savon et nous annonce un

contrôle de fonction. Je trouve ça vraiment injuste. Bien sûr nous sommes fautifs, mais nous ne sommes pas les seuls : si les autres tirent leur épingle du jeu, c'est que leur partition est facile, de plus, le chef a toujours été content et la critique, si elle descend les chanteurs, salue notre travail! Je prends ma plume, et écris à Marc Soustrot...J'ai dû bien plaider ma cause, puisqu'il m'appelle, me félicite de ma lettre, et lève la sanction ! Il n'empêche que cette épée de Damoclès qui est toujours en suspend gâche un peu les joies de ce métier et freine un tantinet nos projets d'investissement .



Autre phare de cette saison : « Lulu », de Berg. Partition très difficile, mais Marc Soustrot est tenace, et nous parvenons à donner un superbe spectacle. L'orchestre est sur scène, derrière les chanteurs, séparés par un voile. Le metteur en scène est Antoine Bourseiller, qui a déjà mis en scène avec nous "Wozzeck", "Mireille". C'est un véritable artiste. "Lulu" a d'ailleurs eu le prix Claude Rostand du Syndicat de la critique dramatique et musicale attribué au meilleur spectacle musical en province.

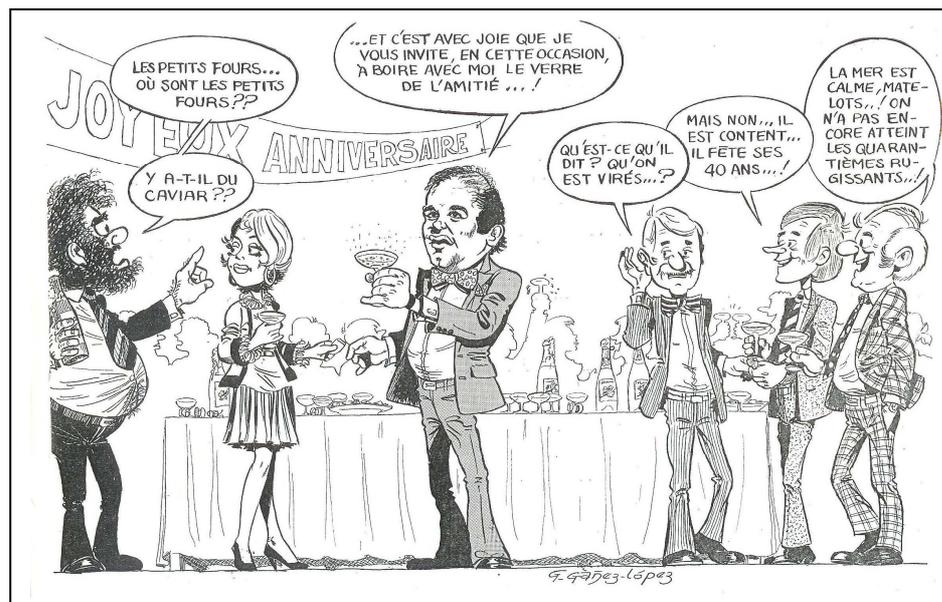
Côté symphonique, je me souviens de Mikhaïl Rudy, du triple concerto de Beethoven avec Régis Pasquier Roland Pidoux et J.C.Pennetier. Il y a aussi Alexandre Lagoya. Je suis triste car je le vois et l'entends tellement avec Ida Presti, sa femme décédée, avec qui il jouait en duo, et que j'accompagnais quand, à 15 ans, je faisais déjà partie de l'orchestre philharmonique de La Rochelle. La saison symphonique se termine toujours par un feu d'artifice, cette année 89 ce sera "La Missa Solemnis" de Beethoven, donnée avec force chœurs au Palais des Sports de Nantes, et au Parc des expositions d'Angers.

A l'automne 89, dans le cadre du 200^{ème} anniversaire de la révolution française, nous jouons "Le Dialogue des Carmélites", version concert, et nous partons en Suisse en novembre : Bâle, Berne, Zurich, Lausanne et Genève. Nous donnons ces concerts dans des salles magnifiques couvertes d'ors et de fleurs. Le public est très attentif, habillé en cérémonie. Je suis émue de retrouver Berne, parce que j'y ai fait mon voyage de noces, et j'aime cette atmosphère propre, fraîche. J'aime cette carriole qui surgit au soir, tirée par des chevaux pleins de grelots, et chargée d'étudiants en costumes traditionnels chantant à tue tête! A Zurich, deux amis m'attendent et m'emmènent faire un tour après le concert. On passe près d'un parc, repaire de drogués; ce parc leur est réservé. Mon image de la Suisse propre et fraîche en prend un coup ! A Lausanne nous apprenons la chute du mur de Berlin, le concert prend

plus de relief encore, enfin nous terminons par Genève. A ma grande honte, je ne me souviens pas de la salle du concert, je me souviens seulement avoir mangé un délicieux pot-au-feu.

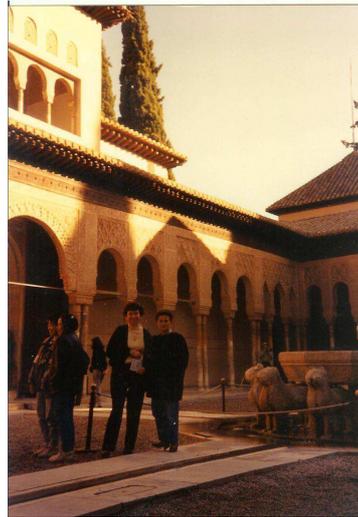
De retour à Nantes, nous jouons à Rezé (ma banlieue) dans une salle de sports, concert donné au profit de la construction d'une bibliothèque en Afrique. Nous avons du mal à nous sentir bien dans cette grande salle froide. Revenant de Suisse le contraste entre les salles est saisissant et quand je vois l'importance de la délégation africaine, je me demande si le concert rapportera plus d'argent que celui dépensé pour son organisation et les festivités.

Cette **année 89** est l'année des 40 ans de Marc Soustrot. Nous organisons une petite fête, et Gilbert, comme pour chaque grande occasion, se fend d'un dessin. Marc l'apprécie, et quelques jours après il me prend à part : "Je voudrais faire de la pub pour l'orchestre, et comme j'ai pensé que tu n'étais pas sans raconter à ton mari les histoires de l'orchestre, j'aimerais qu'il en fasse une bande dessinée, qui paraîtrait chaque semaine dans le journal local". Bien sur, j'étais flattée, mais d'une part Gilbert n'avait certainement pas le temps de dessiner une bande par semaine, puisqu'il était en activité, et d'autre part je ne me serais peut-être pas fait que des amis en divulguant nos petites histoires. Même aujourd'hui je ne raconte pas tout, parce que ce qui se passe dans un orchestre est comme ce qui se passe dans une famille, c'est entre nous, et même les histoires drôles de musiciens ne peuvent être comprises et appréciées que par des musiciens! A ce propos, un ami comédien de ma fille Claire a joué dans une pièce qu'elle m'a emmenée voir à Paris: "Italienne avec orchestre", de J.F. Sivadier, un vrai bijou d'humour et de vécu reprenant bien les "tics" des chefs et musiciens!



La **saison 90-91**, commence par une nouvelle participation au festival de Besançon et au concours de chefs d'orchestre, c'est agréable de se retrouver dans cette ville plus de dix ans après. De retour en région, nous jouons déjà avec Brigitte Engerer, qui deviendra, des années après, invitée permanente de "La Folle Journée", et puis un concert qui reste dans les mémoires, en octobre, celui dirigé par Hubert Soudant ! Nous jouons, entre autre, "Ainsi parla Zarathoustra". Soudant est connu pour son souci du "bien fait", pour son exigence mais aussi pour son manque de contact et de chaleur. Comme il a fait souffrir le trompettiste dès les premières notes de cette œuvre ! Du coup, celui-ci ne pouvait plus, ne savait plus jouer ! D'après ce que je sais, Soudant a dû se plaindre auprès de Soustrot, qui après avoir imposé un examen de fonction au trompettiste l'a fait rétrograder de première à seconde trompette. Cela a eu des conséquences, puisque, à la suite d'une restructuration des effectifs dans l'harmonie, une deuxième trompette était de trop, et c'est le dernier rétrogradé qui a été remercié.

Nous n'en étions pas encore là quand nous sommes partis à Grenade, en novembre, dans le cadre de "Una Semana del Loira en Andalucia" sous l'égide d'Olivier Guichard. C'était la première fois que j'allais en Andalousie. Nous étions logés tout près de l'Alhambra. Quelle chance, en cette matinée d'automne fraîche mais ensoleillée, de visiter tous seuls (pas d'autres touristes que nous) cette merveille ! Je me souviens aussi d'avoir aussi voulu visiter la cathédrale et les tombeaux des rois d'Aragon. Nous étions un peu fatigués, il faut l'avouer, le soir du concert (nous jouions "Le Sacre du printemps", un concerto de Paganini et un concerto de Beethoven pour piano, avec des lauréats du concours "Long- Thibaud").



Pas d'autres souvenirs vivaces de cette saison si ce n'est que sur le plan lyrique, Marc Soustrot a passé la main. D'après sa réaction, ce n'était pas de gaîté de cœur, mais je ne suis pas dans le secret de la politique musicale (ou autre)...

Tenues de soirée

— après-Opéra
de Marc Soustrot

Les petites phrases
(Lire aussi page 8)

Le 1^{er} juillet, Marc Soustrot laissera la direction de l'Opéra à Philippe Godefroid. L'homme n'étant pas du genre à partir sur la pointe des pieds, il a tenu hier matin, à la Cigale, face... au Théâtre Graslin, une conférence de presse dont nous donnons par ailleurs l'essentiel. Voici le reste, ou presque, qui n'est pas forcément accessoire. Sans commentaire.

PAS FACILE. — La situation dans laquelle je me retrouve n'est pas nouvelle. Elle existait à la création de l'OPPL, il y a vingt ans. Elle n'est pas facile : c'est elle qui conduisit au départ de Pierre Dervaux. Il y a une ambiguïté énorme à être à la tête d'un des meilleurs orchestres français qui, malheureusement, m'échappe pour 40 % quant à son utilisation artistique dans la région. C'est vrai que je vais être obligé de cohabiter, pour l'instant, avec des structures qui n'ont pas forcément le même but que le mien.

LE BOUCHON. — Il est exact que j'ai poussé le bouchon assez loin pour présenter aux Nantais une programmation éclectique et de qualité. Sinon, il aurait fallu se contenter de jouer Vivaldi ou Haydn. Le produit lyrique conduit à tout unifier vers le haut. Il réclame une triple exigence vocale, esthétique et musicale, donc financière.

CO-GESTION. — Récemment, avec l'orchestre, j'ai animé une journée entière de discussion sur les problèmes de co-gestion d'une formation. Il y en aura d'autres. C'est une première du genre en France. Cela a été possible car j'ai des rapports exceptionnels avec les musiciens (...) L'OPPL est sans doute l'orchestre le moins syndiqué de France. Heureusement, d'ailleurs ! C'est sans doute pour ça qu'on s'entend aussi bien ! Pourquoi cette complicité ? Peut-être parce que, lorsque je suis arrivé, en 1976, la moitié de l'orchestre avait été au conservatoire avec moi. C'est comme si je retrouvais des anciens copains de régiment !

LA DISPARITION DU BALLET. — Que voulez-vous que je vous dise ? Je suis profondément chagriné. En quatre ans, le ballet de l'Opéra avait acquis des lettres de noblesse. J'y avais

mis les moyens. A mon avis, sa suppression est une énorme erreur. C'est toujours regrettable de casser une machine en ascension. Je trouve le procédé un peu fort de café. Il est symptomatique du fait qu'en France il est très difficile de bâtir artistiquement. Il démontre qu'avoir réussi n'a servi à rien et, ce qui me chagrine, que le travail d'équipe n'est pas reconnu. Qui récolte le bénéfice de tout cela ? Moi, finalement. J.T.

Philippe Godefroid lui succède. Il est déjà venu à Nantes pour des mises en scène. Je crois qu'il est spécialiste des opéras allemands. Sa première saison est intéressante, et commence avec "Les Noces de Figaro". Jean Pierre Wallez dirige l'orchestre, au moins, quand il s'adresse aux violons, il sait de quoi il parle ! Parmi les opéras proposés, "La Dame Blanche", "Pénélope", "Le Roi l'a dit" : un répertoire

assez original, dont Philippe Godefroid assure quelques mises en scène. Il a beaucoup de talent et renouvelle les œuvres, même si, on le verra plus tard, il ira un peu trop loin. Le problème est que le chef principal qu'il choisit pour nous diriger, Jean Perisson, venant pourtant de l'Opéra de Paris, ne nous convient pas du tout ! Il est raide, antipathique, inexpressif, dans ses gestes comme dans son visage. Le courant ne passe pas du tout, et je me souviens d'une réunion où nous faisons bloc (sauf deux musiciens) pour refuser de jouer avec lui. Je ne sais par quel miracle on a obtenu gain de cause, je crois que devant ce front Perisson n'a pas voulu insister et a jeté l'éponge, ce qui prouve quand même un esprit ouvert.

Nous arrivons au vingtième anniversaire de l'orchestre "20 ans de Passion" dit le programme. Fin septembre 91 le concert gala d'ouverture est dirigé par Dervaux, avec François René Duchable. C'est un triste souvenir parce que ce n'est plus le Dervaux qu'on a connu. Il est toujours talentueux, mais diminué physiquement par la maladie, il a du mal à arriver au pupitre et à se tenir debout. Je sens bien que c'est la dernière fois que je joue sous sa direction, je voudrais redonner de la vigueur à ce corps qui paraît si fatigué qu'un moment, alors qu'il dirigeait, j'ai cru qu'il allait mourir ! Une photographe le mitraillait sous toutes les coutures, et nous nous sommes insurgés en la prenant à partie après le concert, scandalisés que nous étions de ce manque de tact. Nous voulions que tout le monde garde de Dervaux un souvenir vivant, énergique, passionné, fougueux!

Nous avons appris sa mort en février 92.

Je feuillette le planning de cette **saison 91-92** et je vois avec amusement que j'ai entouré de rouge les jours de congé. Il faut dire que nous en avons peu en cours d'année. J'ai rarement pu assister à une fête de famille, sauf si elle se passait en été (nous avons souvent un bon mois et demi de vacances). Sinon, pas de week-ends, et il était même rare d'avoir deux jours de suite. C'est pourquoi les "roulements" étaient âprement discutés. Ces roulements n'existaient que si une œuvre ne requérait pas tout l'effectif et il était rare que le nombre de violons soit diminué, sauf pour certaines opérettes ou concerts éducatifs. J'ai adoré mon métier et suis encore toute étonnée de la chance que j'ai eue de pouvoir l'exercer, mais j'ai quand même souffert de ce manque de liberté, de ne pouvoir prendre un seul jour de congé pour convenance personnelle, pour assister à une manifestation scolaire par exemple ! Pour ceux qui s'en étonneraient, il faut expliquer que si la manifestation se déroulait le même jour qu'un concert, il fallait se faire remplacer toute la série des répétitions, et si c'était le jour d'une répétition, certains chefs n'admettaient pas que l'on manque. Pour continuer sur cette parenthèse, je dis souvent aux gens qui me disent : "quelle chance de faire tous les jours ce que vous aimez, on ne doit pas avoir l'impression de travailler !" ou : "et à part ça, qu'est-ce que vous faites comme métier ?" que, malgré tout, même si c'est une passion, c'est en effet bien un métier, et qu'il n'est pas facile tous les jours de s'astreindre à travailler ses partitions, de jouer des œuvres qui ne vous plaisent pas toujours avec des chefs que parfois vous n'aimez pas du tout. De vivre toujours en communauté et d'obéir au doigt et à l'œil à ce chef d'orchestre, mais aussi au chef de pupitre. Par contre, je me souviens d'un jour où j'arrive à la maison, fatiguée et un peu désabusée, en disant à mon mari : "j'en ai marre, c'est rare qu'on se fasse plaisir !" et lui, de me répondre : "parce que tu crois que moi je me fais plaisir ?" A cette époque, il siégeait en correctionnelle, et même aux assises... Depuis ce jour, j'ai relativisé, me suis rendue compte que, quand même, il y avait beaucoup d'égoïsme dans ce métier puisque on veut se faire plaisir à soi avant de faire plaisir aux autres, et je me suis sentie privilégiée.

La saison anniversaire se poursuit avec des temps forts, comme ce concert à Pleyel en novembre, et d'autres moins glorieux, comme cette opérette à Noël qui ne me laisse pas un bon souvenir : "La Basoche" de Messager. Partition difficile, chanteurs médiocres et mauvais chef, mais bon souvenir de cette période quand même, puisqu'on apprend la réussite de Nathalie au concours de la magistrature. Enfin, après un concert avec la toute jeune violoncelliste Anne Gastinel qui nous éblouit, donné entre autre au palais de justice de Poitiers, beau monument historique, en janvier nous retournons en Suisse. Berne, Zurich, Lausanne, Genève et Bâle. Nous jouons "West Side Story" et le concerto en fa pour

piano, de Gershwin, avec un pianiste très âgé mais qui a la pêche, Shura Cherkassky. Toujours dans de belles salles. Cette fois, je me rappelle de la magnifique salle "Victoria Hall" à Genève.

Sans même s'en apercevoir, la vie passe. On a fêté les vingt ans de l'orchestre la saison dernière, mais cette **saison 92-93** verra mes 50 ans! Je n'en reviens pas. Je me souviens des 50 ans de mon père, et je le trouvais alors très vieux. De plus, Nathalie s'est mariée en juillet 92, ce qui ne me rajeunit pas. Le slogan de cette saison est "**On a tous besoin d'amour**". C'est bon, je ne me plains pas, même si parfois il y a des tensions, des inquiétudes, je me sens bien dans l'orchestre et dans la vie. En octobre nous participons à Paris au concours international Yehudi Menuhin, dans le grand auditorium de Radio France, concours parrainé par Madame Chirac. Je me souviens de Stéphane Grappelli qui faisait partie du jury avec son ami Menuhin. Sur le chemin du retour, nous donnons un concert à Blois avec la lauréate, Marie Scheublé. En novembre, concert mémorable avec José Van Dam. Airs d'opéras, bien sûr, que nous enregistrerons. J'écoute encore souvent ce disque. Cette saison, on fait aussi connaissance avec un violoncelliste talentueux, Gary Hoffman, qui joue avec Pierre Amoyal le concerto pour violon violoncelle de Brahms. On fait aussi la connaissance de Jean François Ziegel, future vedette de la télévision. Il est déjà souriant, pédagogue. Il est même sympathique sous ses airs de premier de la classe se promenant toujours avec son grand carton sous le bras qui renferme ses partitions, sa création, il n'est pas naturellement prétentieux.

Du côté opéra, la saison est aussi riche : "La Vestale" de Spontini, dirigé par un chef italien qui nous plaira bien, Giulano Carella. Il dirigera aussi "La Gazza Ladra". Au programme de cette saison, il y a aussi "Lucia di Lammermoor", "La Perichole", "Rigoletto", "La Walkyrie" et surtout "Ariane à Naxos" où Nathalie Dessay nous stupéfie et où on se rend compte qu'elle ira loin...

La saison se termine en juillet par une innovation sympathique, à l'initiative de Michel Berger, tuba, les "concerts promenade, Musique et Vins". Les vigneron associent leurs vins aux concerts, souvent en plein air, et le public a droit à une dégustation. Je me souviens de ces concerts d'été sans prétention, mais sympathiques, que ce soit au Croisic, où l'on jouait dans l'ancienne Criée, avec pour fond sonore le cri des mouettes, ou à Olonne sur mer, dans la cour d'un château. A l'occasion d'un de ces concerts, je me souviens de ce jeune chef invité, petit par la taille, que ma collègue Jacqueline apostrophe en lui disant : "Maître, pourriez-vous vous lever ? On ne vous voit pas !" Hélas, il était déjà debout ! Bien sûr, fou rire...

Après "On a tous besoin d'amour", la **saison 93-94** a pour emblème "**L'émotion à la portée de tous**". Le programme de cette saison est varié : Mozart, Bach, Beethoven, mais aussi Wagner, Malher, Chausson etc. En décembre nous allons à Sarrebruck, ville jumelée avec Nantes, avec "l'Ascension" de Messiaen, la symphonie de Chausson, un concerto pour piano de Saint Saëns, et une création de Ziegel, programme bien français ! Les musiciens de la ville nous font la fête, et certains nous font même faire du tourisme. En revenant, nous jouons au Théâtre Impérial de Compiègne, puis au Théâtre des Champs Elysées à Paris.

En **février 94** nous fêtons le dixième anniversaire des chœurs d'enfants, avec des enfants qui viennent du monde entier pour interpréter "La passion selon St Luc" de Penderecki. Cette année-là, Jean- Pierre Rampal revient, mais il est très fatigué, et ce n'est plus "La Flûte enchanteresse" que l'on nous promettait. N'empêche, il a fait renaître la flûte et suscité de nombreuses vocations. A l'Opéra, on joue "La Bohème", avec Guingal et surtout, cet opéra qui m'a enthousiasmée : "Peter Grimes" de Britten. Claire, fan de musique et d'opéra, est aussi enchantée du spectacle, et j'ai dû lui acheter le disque. En Mars, nous faisons un concert avec Pascal Verrot et Gérard Poulet. Aujourd'hui je me rends compte que Gérard Poulet est le premier violoniste que j'ai entendu en "live". Il jouait avec l'orchestre de La Rochelle que son père, Gaston Poulet, venait parfois diriger. Il était adolescent, et je devais avoir huit ans. Je me souviens même de la robe que je portais pour aller à ce concert avec mon père ! Pascal Verrot, lui, est le dernier chef avec qui j'ai travaillé. Il dirigeait "Madame Butterfly". C'était mon dernier spectacle à Graslin, en septembre 2004, quarante et un ans après le premier, en septembre 1963

et, pendant les saluts, de la scène, il a fait un discours pour signaler mon départ. Je sais que son discours était très gentil, mais j'étais tellement étonnée que je n'en ai rien retenu!

Cette saison a donc été très riche, mais elle s'achève sur le départ de Marc Soustrot. Il nous a accompagnés pendant dix sept ans, et je peux dire que l'on a de bons souvenirs avec lui. Les rapports entre un chef et l'orchestre sont souvent conflictuels. C'est un métier dur. Il ne faut pas seulement être bon, excellent musicien, avoir quelque chose à dire, savoir analyser l'œuvre, avoir une gestique claire et précise, mais il faut aussi savoir s'imposer tout en ne tyrannisant pas et avoir le sens des relations humaines. Il faut je crois, non seulement aimer la musique, mais aussi les musiciens. Soustrot, qui était au conservatoire de Paris en même temps que beaucoup d'entre nous, avait de bons rapports avec nous. J'avais été élue déléguée (certainement parce que personne ne voulait l'être, et qu'être femme d'un magistrat pouvait servir), et parfois, avant un spectacle, il m'appelait dans sa loge. Il me parlait alors de tel ou tel problème tout en changeant de pantalon. Il était parfois trop copain, mais l'atmosphère était détendue, c'était un bon vivant. Il y a eu bien sûr des tensions, comme cet épisode avec le trompettiste, les menaces d'examens de fonction, parce qu'il était aussi soupe au lait. Enfin, on a vécu ensemble pendant une longue période, et je suis à la fois triste et inquiète de le voir partir. Inquiète, parce que c'est Hubert Soudant qui le remplace. Ce dernier nous a invités à une petite réception et nous a dit dans son discours qu'il était certain de faire du bon travail avec l'aide "de ces deux excellentes personnes" à savoir Pierre Cueille et Maryvonne Lavigne. Or elles seront démissionnaires à son arrivée puisque Daniel Houlle et Michel Ayroles les remplaceront. En juillet nous participons avec lui à un festival de musiques de films, à Saint Florent le Vieil, et nous nous rendons compte qu'il y a du changement dans l'air ! C'est l'époque où on a voté pour "Maastrich", et je crois que les politiques sont fiers d'avoir engagé un chef natif de cette ville ! En attendant, les musiciens font une belle fête pour le départ de Marc Soustrot, preuve qu'il était encore estimé malgré l'usure du pouvoir, et lors de la fête officielle qui lui est donnée par les politiques à l'Hôtel de Région, en présence d'Hubert Soudant, il insiste sur le bienfait des valeurs de bonne entente et de chaleur humaine.



Avant de clore le chapitre sur cette période, je fais un retour en arrière pour parler d'un concert exceptionnel qui doit rester dans les mémoires à plusieurs titres. Malheureusement je ne me souviens pas du tout de l'année au cours de laquelle il a eu lieu. Un responsable du "Festival de La Plaine" organise un concert prestigieux sous l'égide de l'O.N.U, dont il faisait partie. Il annonce la venue de Javier Perez de Cuellar, le Secrétaire Général de l'O.N.U de 1982 à 1991 (pour situer à peu près l'époque), et un plateau extraordinaire : Montserrat Caballe, Katia Ricciarelli, Jose Carreras et d'autres encore, présenté par Eve Ruggieri. Cependant, à notre grande surprise, Soustrot n'a pas voulu diriger ce concert et s'est fait remplacer (la suite lui donnera raison). Ce concert était sur invitations, et ce n'était que du beau monde. Malheureusement au dernier moment Perez de Cuellar n'a pu venir. On a vécu quand même un moment inoubliable, et le concert a eu un succès énorme.

Quelques temps après, on apprenait l'arrestation de ce fameux responsable, ainsi que sa mise en détention. Tout n'était que fantasmes : la venue de Perez de Cuellar, le voyage projeté à New York au siège de l'O.N.U avec des enfants du conservatoire, et bien sûr il n'avait pas le plus petit sou pour rembourser les fonds empruntés pour ce concert ! Il est resté plusieurs années en prison avant d'être jugé. Quand je dînais avec des collègues de Gilbert, mine de rien je leur disais le bonheur qu'on avait eu le temps d'une soirée, pour les inciter à l'indulgence... C'est vrai qu'il aurait pu détourner de l'argent pour un but moins culturel... (Peut-être l'avait--t-il fait ?), mais de toutes façons, les magistrats étant incorruptibles et impartiaux, il a été condamné à une peine exemplaire!

L'O.N.P.L. 1994- 2004 (ma maturité...)

"C'est avec un très grand plaisir que j'assume le poste de Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique des Pays de la Loire".

C'est avec ces mots que Hubert Soudant ouvre **la saison 94**. Début octobre on donne le premier concert : au programme Brahms, symphonie n° 1 et concerto pour violon. Je n'en ai pas un souvenir ému. La violoniste est très froide, les sons arrachés, et la symphonie manque de lyrisme. Ce sera le problème de Soudant. Il a des qualités indéniables et nous fera beaucoup progresser, mais sous la férule, et je ne suis pas sûre que ce soit bon pour l'émotion. Il dirige les yeux rivés sur la partition, qu'il doit cependant connaître par cœur, le visage fermé. De temps en temps il lève les yeux, mais pour vous fusiller du regard. Aucune connivence, aucune symbiose le jour du concert. Par contre, il nous a fait tellement travailler que le résultat est impeccable : bon ensemble, justesse, discipline! Les répétitions se passent souvent dans la douleur, le plaisir et la passion pour la musique s'effacent devant la crainte.

On est loin de Dervaux qui vous transperçait de son regard si bleu. Je ne connais pas la couleur des yeux de Soudant alors que je l'ai eu en face de moi pendant dix ans ! Chaque chef arrive avec des idées neuves. Soudant décrète que les jeunes doivent être devant le public et pour cela, les vieux doivent aller derrière (un concert est aussi un spectacle...). C'est ainsi que je suis priée de donner ma place de premier violon à une jeune et jolie violoniste fraîchement reçue au concours, sortant du conservatoire d'Angers, la place vacante aux seconds violons ne pouvant convenir ni à son physique ni à son talent. Evidemment, je suis très vexée, parce que, même si je doute toujours de moi, il faut bien dire que malgré ma cinquantaine je ne me trouvais ni assez vieille ni assez moche pour défigurer le spectacle. J'écris une lettre à Soudant mais je n'aurai jamais de réponse directe. Un jour, cependant, à La Côte Saint André où nous participions au festival Berlioz dans des conditions d'hébergement discutables (j'y reviendrai), il réunit tous les violons pour nous demander de "rouler" entre premiers et seconds, ce qui me paraissait très judicieux.

Cette demande ne sera pas suivie d'effet et les violons super solistes ne s'en sont jamais occupés. Je suis restée aux premiers pour la "petite formation" et allais aux seconds pour la "grande". En fait il ne m'a pas fallu longtemps pour apprécier cette situation. Plusieurs aspects positifs s'en sont dégagés. D'abord sur le plan musical la partition est souvent plus facile techniquement et demande donc moins de travail. On est plus dégagé de son instrument et on participe davantage à l'ensemble de l'œuvre en écoutant davantage ce qui se passe dans l'orchestre. En un mot on fait moins de violon, mais plus de musique. Ensuite, cela a été le début d'une grande amitié; j'étais au même pupitre que Jean -Pierre, bon violoniste, solide. Il avait été co-soliste mais après un an d'arrêt pour s'être fait plusieurs fractures ouvertes au bras droit, il reprenait avec l'arrivée de Soudant. Il était co-soliste, donc au premier pupitre, mais était handicapé parce que malgré la rééducation il ne pouvait encore remonter l'archet jusqu'à l'extrême talon. Soudant l'a appelé après une répétition, et lui dit sans ménagement que comme il ne pouvait donner l'exemple, il devait rétrograder. C'est ainsi que nous avons été ensemble au pupitre, et c'était agréable, parce qu'il jouait bien, il marquait tous les coups d'archet (les "poussés" et "tirés" pour les néophytes) - ce dont j'avais horreur - et nous nous sommes bien entendus. Je dois dire d'ailleurs que je me suis souvent bien entendue avec mes collègues de pupitre. Cette situation crée des liens puisque votre voisin sait, voit, entend ce que vous faites, et comme vous êtes proches tous les jours, vous n'êtes pas sans parler de ce qu'est votre vie. J'ai été au même pupitre que Catherine pendant des années. C'est elle qui m'avait remplacée lorsque Nathalie est née en 68, et nous avons deux filles nées la même année, en 77. Nous parlions beaucoup de notre vie familiale. Un jour que je disais à Jean Pierre que j'avais peur de m'ennuyer pendant ma retraite, il m'a proposé de faire de la musique ensemble, et c'est ainsi que, depuis ma retraite, je fais de la musique de chambre en duo, trio, quatuor, quintette, et même de la sonate, moi qui en avais fait très peu. Je continue ainsi à faire ce que j'aime, en découvrant un

nouveau répertoire, et en jouant avec des amis anciens comme Danielle, ou nouveaux, ce qui m'ouvre d'autres horizons. Je n'en veux donc pas à Soudant et si je déplore ses défauts je reconnais ses qualités.

Soudant est curieux, car si au pupitre il est fermé, distant et a l'air de prendre plaisir à faire souffrir certains d'entre nous, il s'occupe vraiment du bien-être de l'orchestre en général. Il améliore nos conditions de travail en aménageant les horaires, réduit la durée des répétitions. **En 1996**, l'O.P.P.L deviendra O.N.P.L, Orchestre NATIONAL des Pays de Loire. Notre salaire sera relevé. Il va sans dire qu'entre lui et les musiciens il n'y a aucun copinage, même avec les solistes, mais quand on le croise il nous salue toujours poliment. Cela peut paraître normal, mais certains chefs, même sympathiques, ne vous adressent pas un regard quand vous êtes "tuttiste" ce qui ne crée pas un bon état d'esprit ! Le chef qui ne salue que les solistes dans les coulisses a l'air de dire que vous, vous n'avez aucune importance, et donc que ce que vous faites est du pipi de sansonnet. Je n'ai jamais eu une réflexion de la part de Soudant, mais malgré une certaine admiration que j'avais pour lui, à cause de son exigence, de son intégrité musicale, et du respect qu'il nous a donné de nous-mêmes et de notre métier, le souvenir qui me reste de son passage est que ma joie de vivre et de jouer s'est envolée. J'ai l'impression qu'une chape de plomb a recouvert l'orchestre. Si j'ai eu envie de quitter l'orchestre, c'est bien pendant les premières années de sa direction. J'en ai mieux vécu la deuxième partie parce que je voulais jouir des dernières années qui me restaient à jouer dans l'orchestre. Quelle délectation quand on ne pense qu'à la musique et au plaisir de la compagnie de ses amis ! Il faut dire que nous formions un groupe amical, Marie- Pascale, Sylviane, Paul, Rose, Catherine, Claudine et Jean- Pierre. Nous nous fréquentions même en dehors de l'orchestre et nous réunissions autour de bons repas.

En **novembre 94** nous participons au Puy du Fou à un hommage à Georges Delerue qui nous a quittés en 92. C'est lui en effet qui a écrit la musique de la "Cinésclénie", et il reversait généreusement ses droits d'auteur à l'association pour la promotion locale des activités musicales. De nombreuses vedettes assistent au concert, beaucoup de cinéastes pour lesquels il a écrit leur musique de films, dont Pierre Schoendoerffer, Philippe de Broca, des acteurs, comme Jean Piat. Nous jouons les compositions de Delerue, comme "La Nuit Américaine", "Stellaire", "Chouans", "Platoon" que nous avons répétées. Nous devons aussi jouer des chansons qu'il a composées, notamment pour Yves Duteil. Mais là, grosse difficulté : Soudant n'a pas pu potasser ses "Trois P'tites notes de Musique", et n'arrive pas à accompagner Duteil, ils n'arrivent pas à se suivre. De guerre lasse, comme on n'a pas le temps de répéter, Yves Duteil chantera ses "p'tites notes" accompagné seulement de son accordéoniste. On se sent un peu dépités ! C'est la caractéristique de Soudant, il n'est pas souple et a du mal à s'adapter à un soliste qui fait preuve de fantaisie.

Le concert qui suit, en décembre est synonyme pour moi de tristesse, puisque, arrivée le matin du 7 septembre à "La Fleuriaye", salle de spectacle de Carquefou, pour répéter sous la direction de Soudant la 4^{ème} symphonie de Bruckner, Laurent, un régisseur vient m'annoncer la mort de mon père. Il était malade et âgé, mais je ne m'y attendais pas. Je l'avais vu la veille, il m'avait chargée d'aller photocopier une lettre. Eric Bouillon, notre régisseur en chef, me ramène en voiture à la maison. Je ne ferai pas le concert, Soudant me laissant en congé le temps de la série.

A la fin de l'année, Soudant inaugure à Nantes l'association de la musique viennoise avec les fêtes du nouvel an. Première partie avec Schubert et Leopold Mozart (la symphonie des jouets). Il nous donne même des gadgets pour faire un peu clowns. La deuxième partie est consacrée aux valse viennoises. Armand, grand chasseur réputé, et néanmoins bibliothécaire, est engagé pour "La Chasse". Il vient sur scène en tenue de chasseur avec son fusil et son chien et ... un canard ! Le chien se tient assis près de son maître, devant la scène, face au public, imperturbable, le canard, lui, se dandine sous la baguette de Soudant, et, bien qu'il n'ait pas répété avec nous, lance trois "coin coin" parfaitement en mesure. La salle se tord de rire, et c'est le délire !

La saison se poursuivra avec de nombreuses œuvres de Mozart, Haydn. Soudant ne laisse rien au hasard : il arrive avec ses coups d'archet, que même les super solistes n'ont pas le droit de changer.

Quand il nous voit prendre un crayon, il crie : "Pas écrire!". Pendant les répétitions on entend une mouche voler. Ce qui n'est pas mal, car parfois " l'harmonie" est assez bruyante... (beaucoup de mesures à compter, d'où beaucoup de bavardages...) En fin de saison on joue des adaptations des "tubes" des Beatles". L'idée n'est pas mauvaise, mais je trouve les arrangements tristounets.

C'est aussi cette **saison 94-95** que Godefroid déclenche un scandale avec sa mise en scène du "Faust" de Gounod. Le spectacle est donné à la "Cité des Congrès". Elle frise le sacrilège. Les femmes sont hideuses, monstrueuses, habillées de cuir et de chaînes, un grand Christ sur la croix choque le public. Bref, quand Godefroid vient saluer, il est copieusement hué. Ma fille Claire était un soir dans le public, au premier balcon. Lors de ces huées, elle me raconte qu'une porte du balcon s'est ouverte et que la tête de la collaboratrice de Godefroid est apparue, invectivant grossièrement le public ! Il y aura des articles dans les journaux, et beaucoup d'abonnés ne se réabonneront pas. Pourtant, par ailleurs, la saison est riche : "Werther", "Eugène Onéguine", "Un Bal Masqué", "La Flûte enchantée",

Le 1^{er} juillet 95, mes amis de l'orchestre, de mèche avec mes filles, me montent un gros canular pour fêter nos 30 ans de mariage. C'est trop long à raconter, mais je le signale parce que ce souvenir fait partie de ma vie dans l'orchestre. La veille nous avions appris la réussite au bac avec mention "très bien" de Claire, donc, la fête était parfaite!

J'ai peu de souvenirs de la **saison 95-96**. C'est vrai que j'ai la faculté de faire l'impasse sur ce que je n'ai pas trop aimé. La preuve en est que, si je ne me souviens pas du symphonique, qui m'a laissé une impression de pesanteur, je me souviens très bien du lyrique : de "Macbeth", avec Frédéric Vassar, de Kullervo, de "la Khovantchina", et surtout de "Parsifal" où nous faisons la connaissance d'un chef qui nous a beaucoup plu, et qui devait revenir souvent nous diriger : Rumstadt.

Nathalie est nommée magistrat à Laval et Claire, devenue jeune fille est en classe prépa. Gilbert est nommé à Angers, et comme le tribunal n'est pas loin de notre salle de répétition, à chaque déplacement nous déjeunons ensemble. Matériellement, c'est aussi plus facile : quand je quitte la maison je n'ai pas à me préoccuper de l'organisation familiale.

En **août 96**, nous participons au Festival Berlioz à la Côte Saint André. C'est un de mes moins bons souvenirs. Il faut dire que peu de temps avant ma mère avait fait une embolie pulmonaire, et était encore hospitalisée, je ne parlais donc pas tranquille, et puis l'accueil était loin d'être sympathique. Nous étions logés dans un centre des "Apprentis d'Auteuil". L'hébergement était plus fait pour des adolescents que pour des adultes. Chambres spartiates, sans téléphone, lits étroits superposés, et le ménage jamais fait. Nous mangions à la cantine, faisons la queue pour être servis, et les derniers n'avaient plus grand-chose à mettre dans leur assiette. Sur le plan musical, c'était heureusement mieux, puisque nous jouions "la Damnation de Faust" avec Béatrice Uria-Monzon. Un autre point positif est que j'ai pu visiter la maison natale de Berlioz. C'est toujours émouvant de se replonger dans la vie de personnes d'exception.

L'année 96 est l'année du 25^{ème} anniversaire. Le concert marquant cet évènement est un concert donné au Palais des Sports de Nantes. Un concert géant : les 100 musiciens de l'orchestre renforcés par 100 élèves des conservatoires de la région. Nous jouons "Les Tableaux d'une Exposition" de Moussorgski, et le " Boléro" de Ravel. Par contre, l'alchimie entre les "pros" et les élèves ne prend pas, c'est dommage. J'ai l'impression que les jeunes élèves nous dédaignent un peu, nous, simples musiciens d'orchestre. Ils rêvent tous de devenir solistes. Ils déchanteront peut-être car il y a un adage qui circule parmi nous: "Trop bon pour être ici, trop con pour être ailleurs..." (Pardon !)

Un jeune chef est nommé, Vincent Barthe. Il est très musicien et passionné. Il aura un très bon contact, lui, avec les jeunes, lors des concerts "étudiants" et "lycéens". Le programme de la saison est riche et varié : Bruckner, Brahms, Dvorak, Schubert, et surtout Mozart ! Mozart, que nous commençons tous à redouter, car Mozart, avec Soudant, c'est redoutable ! Il n'y a pas de musique plus claire et plus difficile. Tout s'entend, et même tout se voit. Soudant ne laisse rien au hasard; la place de

l'archet doit être la même pour tous au centimètre près, la justesse impeccable, les nuances respectées au plus près. Il n'y a pas de place pour l'interprétation personnelle... ce qui est bien sûr normal, mais on est tellement crispés et attentifs à ce qui est écrit et à ce que veut Soudant, qu'on en oublie la musicalité et le plaisir de jouer. Le résultat est cependant assez spectaculaire et plait au public, parce que l'orchestre n'a jamais joué aussi propre, juste, et la justesse fait que l'orchestre sonne beaucoup mieux. Plus tard, quand le public y sera habitué, il se rendra compte alors que l'approche et la recherche de la perfection ne sont pas toujours la panacée. Cette recherche est nécessaire et indispensable, mais il faut en plus le bonheur de jouer et de partager dans la joie.

Comme j'ai dit, Soudant est un bon directeur musical. Il s'intéresse à l'orchestre et élabore de bons programmes assez originaux, et souvent avec un thème. Nous terminerons cette saison en juin, en région avec les musiques de films de Michel Legrand. Ce dernier sera au piano, chantera, et même dirigera.

En **juillet 97** nous donnerons un concert à Kiel, au festival du Schleswig Holstein. Nous y sommes retournés en août 99 et je confonds un peu les deux concerts. Je me suis renseignée auprès de Catherine, dont le mari François, clarinettiste, gardait tous ses agendas plannings. Mais à la retraite, François a tout bazaré. Chacun refait sa vie à sa façon. Il pense quand même que, à notre première participation à ce festival, nous avons joué le concerto en sol de Ravel, avec Roger Muraro. C'est donc en 99 que nous avons joué "Les Nuits d'été", avec Françoise Pollet. Je me souviens que le concert était donné dans un lieu de chantier naval, et que l'on n'est pas allés au bout à cause de la pluie.

L'hôtel était en centre ville. Un matin, je pars avec Rose "faire les magasins". Nous revenons quelques heures après; je demande ma clé à la réception, mais on me répond que mon mari l'a prise. Je n'en crois pas mes oreilles, puisque mon mari est resté à Nantes, et qu'il n'aurait pas fait autant de kilomètres, même pour me faire une surprise ! Une camériste vient donc m'ouvrir, et si je ne trouve personne dans ma chambre, je trouve un pyjama d'homme, des affaires de toilette et un stylo. J'ai demandé à changer de chambre, mais l'hôtel était complet. On a changé les draps, et j'ai dormi avec une chaise derrière la porte... Plus tard, j'ai su que mon prétendu mari avait été arrêté par la police dans le hall de l'hôtel.

De la **saison 97-98**, quelques souvenirs comme le concert du nouvel an; le programme est festif, comportant des airs d'Offenbach chantés par Brigitte Lafon, très gaie, très comédienne, et des valse des Strauss. Il y aura aussi des programmes Mozart, avec la phalange d'Angers, que Soudant fait beaucoup travailler. Nous, nous sommes pris par le lyrique : "Le Trouvère", "Don Quichotte", "Pelléas et Mélisande", "Cavalleria Rusticana", "Paillasse", "Lady Macbeth de Mzensk", de Chostakovitch, etc. J'adore l'opéra, je n'envie donc pas mes collègues .

En juin 98, Soudant a la bonne idée d'inviter les "Tri Yann"; cette rencontre est inattendue, et ce qui est aussi inattendu, est que la collaboration entre eux se soit bien passée. Comme le dit et écrit Soudant (là encore c'est inattendu) : "On se sent plus jeune, avec de tels projets. C'est bien de se laisser porter par ses tripes. L'orchestre n'est plus dans un corset, dans sa rigueur habituelle. Il faut de temps en temps être plus relax, prendre un peu plus de légèreté avec les doubles croches!"

C'est vraiment amusant d'entendre cela de sa bouche. Je me souviens d'un départ de chanson que Jean Louis Jossic et Soudant n'arrivaient pas à mettre en place. Jossic lui a chanté, seul, les premières notes, et Soudant a compris ce qu'il faisait ; il s'est écrié : "ah, vous faites deux doubles croches !" (Ce qui ne devait pas être écrit dans la partition). Jossic ne devait pas trop faire la différence entre les croches et double croches, mais on a pu enfin démarrer ensemble!

Parallèlement aux chansons des Tri Yann nous jouions des airs de compositeurs bretons : Paul Ladmiraault, Paul Le Flem, Jef Le Penven, Guy Ropartz. Ces concerts ont eu un véritable succès auprès du public, et nous, musiciens, nous étions enthousiastes et étions presque prêts à embrasser le drapeau breton qui flottait sur la scène...

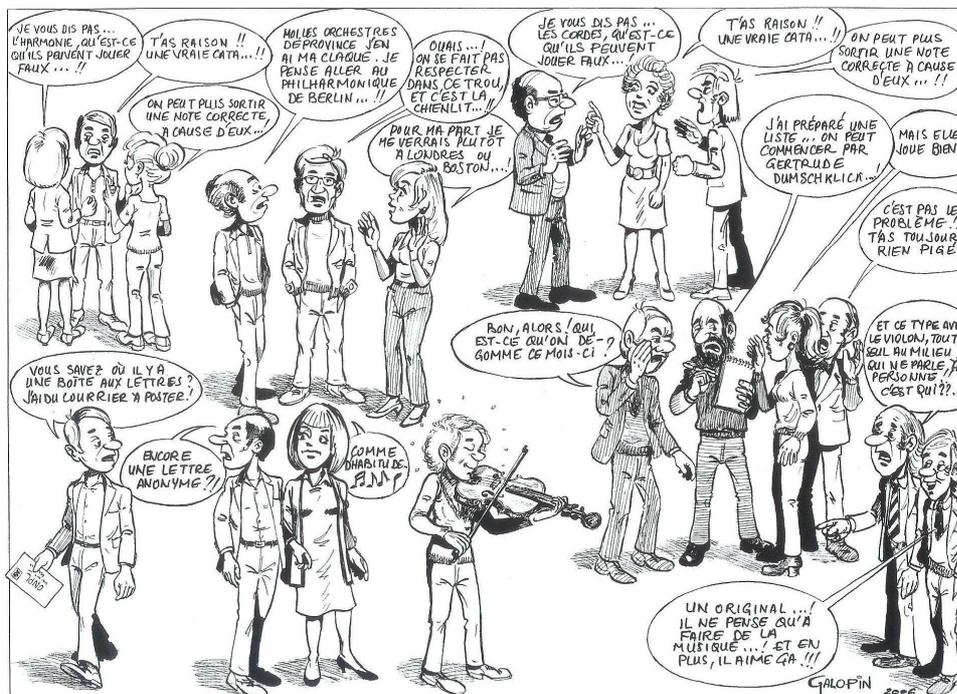
En septembre de cette année 98, Soudant nous emmène à Salzbourg, pour deux concerts au "Festspielhaus". L'un avec Bruno Leonardo Gelber, que j'ai connu dans ma jeunesse, (concerto pour piano de Brahms, et symphonie de Tchaïkovski) et l'autre avec un programme de musique française, dont une symphonie de Roussel que le public autrichien ne connaît guère. Entre ces deux concerts où nous avons eu une très bonne critique, nous avons pu respirer l'air de la ville.

Nous avons visité la maison natale de Mozart, bien sûr, ainsi que la cathédrale et nous nous sommes recueillis sur la tombe de la mère de Mozart, dans un petit cimetière où des bougies veillent sur le repos des morts. Nous avons croisé dans les rues les salzbourgeois, souvent en costume traditionnel, ce qui donne à la ville un air singulier. J'ai fait bien sûr des achats pour mes filles et petits enfants (le temps a passé...), bonbons, papier à lettres, assiettes, tout à l'effigie de Mozart... culotte autrichienne, chapeau à plume, etc. Je me souviens aussi d'un repas dans une taverne où j'ai sacrifié à la tradition en buvant une bière... Comme je n'ai pas l'habitude des boissons alcoolisées, j'étais ensuite très gaie. Nous avons engagé la conversation avec des voisins de table, très sympathiques! Finalement grâce aussi à Soudant, on a vécu de bons moments!



De retour à Nantes, nous avons retrouvé Bruno Leonardo Gelber, avec qui nous avons joué le concerto de l'Empereur, dans un programme qui comportait aussi la 5^{ème} symphonie de Beethoven, et nous avons continué la tradition des valse pour les fêtes de fin d'année. Je dois dire que ça me manque beaucoup de ne plus entendre, sur les tremolos du Beau Danube, Hubert Soudant dire de sa voix grave et dramatique "Mesdames, Messieurs, les musiciens de l'orchestre "national" des Pays de Loire vous souhaite une..." et nous criions en chœur : " Bonne Année!" Bref, nous avons repris la saison avec des programmes intéressants, et assez innovants : Chostakovitch, (symphonie n° 5), Malher (symphonie n°4), "Les oiseaux exotiques" de Messiaen, " L'Oiseau de Feu "de Stravinski, pour ne citer que ces exemples. Nous avons aussi joué avec Roger Muraro, un pianiste que nous aimons bien, et sous la direction de Ernst Märzendorfer. Un vieux et grand monsieur. Nous avons fini l'année avec "Carmina Burana" qui attire toujours le grand public.

Nous arrivons **en 99**, et devant le temps qui passe, les jeunes qui arrivent, je me sens à la fois soulagée et chagrinée. J'ai toujours été partagée entre le fait de me sentir bien dans l'orchestre et le fait parfois de ne pas m'y sentir à ma place. Partagée entre le fait que je suis sociable et que j'aime les gens, et le fait que j'ai quand même toujours eu du mal à m'adapter à vivre au milieu d'eux, et à côtoyer certains collègues qui, je crois, ne m'apprécient pas. Il faut dire que la vie dans un orchestre n'est pas toujours harmonieuse, nous sommes toujours ensemble, et parfois les caractères ou comportements peuvent heurter. Nous sommes aussi artistes, et peut être trop sensibles.



HARMONIE

Je vis la vie d'orchestre d'une façon plus détendue, puisque j'entame les dernières années avant la retraite (j'ai horreur de ce mot qui fait croire que l'on se retire de la vie, je préfère de beaucoup le mot espagnol: "jubilation"). Egoïstement les problèmes me concernent de moins en moins, et je jouis de la Musique. En juillet de cette année nous retournons au "Puy du Fou", non pour la Cinescénie, mais pour le départ du Tour de France. Philippe de Villiers accueille les coureurs pour la présentation des équipes. Alain Delon est l'invité d'honneur, et nous donnons un grand concert, retransmis sur écran géant, devant 17000 spectateurs.

C'est **cette année 99** que nous attendons une éclipse totale de soleil, visible en France au mois d'août. Gilbert est astronome amateur, aussi depuis un an nous avons retenu une location en Lorraine, région où l'éclipse doit être la plus visible. Hélas, ce sera la première année depuis plus de 30 ans où nos vacances seront en juillet et où nous reprendrons début août... Il ira donc seul avec Claire. Ce jour-là, le 11 août 99, nous répétions à Angers. Vers midi, nous avons vu le ciel s'obscurcir, le silence s'est fait, et nous aurions bien voulu aller dans les jardins jouxtant la salle de répétition pour voir le spectacle, mais Soudant est imperméable à ce qui n'est pas travail, et la répétition ne finissant qu'à midi trente, il était hors de question de perdre un quart d'heure même pour un événement rarissime!

Bien sûr, c'était pour une bonne cause, puisque nous avons eu ensuite le plaisir de retourner à Kiel quelques jours après (du 13 au 16 août) . Nous avons revu les grands bateaux qui font rêver, les grands voiliers et les ferry boats qui vont vers la Norvège, et sommes aussi allés jouer à Lübeck, une ville que j'ai beaucoup appréciée, classée dans le patrimoine de l'U.N.E.S.C.O.



De retour à Nantes nous avons enchaîné avec "Candide" et la "Rhapsody in Blue", avec Claire Desert, et nous avons eu quatre compositeurs attachés à l'orchestre : Guillaume Connesson, Bernard Cavanna, Jean-François Ziegel et Jean Louis Florentz. Ils composent tous les quatre pour l'orchestre et nous jouons leurs œuvres en première mondiale. C'est ainsi que l'on a créé "Coup de Tonnerre " de Ziegel, le concerto pour violon de Cavanna, "Supernova" de Connesson, et "L'anneau de Salomon " de Florentz. Ce dernier décèdera quelques années après, et Soudant paraîtra très peiné. Le concert de cette fin d'année 99 sera exceptionnel: nous entrons en l'an 2000. Il y aura des airs d'opérettes, avec Françoise Pollet et des valse viennoises. En 2000, on jouera la symphonie du Nouveau Monde, en mars, on ira faire un petit tour à Lille où nous retrouvons Casadesus, et où nous jouons la 9ème symphonie de Bruchner, nous serons dirigés par Alain Lombard dans "Roméo et Juliette" de Prokofief et nous terminerons l'année par des tangos argentins, que nous enregistrerons avec Soudant. En septembre 2000, c'est-à-dire la saison suivante, (2000-2001) nous allons à Paris jouer en l'église de Saint Eustache avec Jean Guillou un concerto que lui- même a composé. Là encore c'est émouvant de jouer dans cette église chargée de tant de faits historiques, Richelieu, Molière, y furent baptisés, Lully s'y est marié, Colbert y a été enterré...

A notre retour, nous sommes associés avec le "Cadre Noir" de Saumur pour un merveilleux spectacle donné à La Beaujoire à Nantes. Sur des musiques de Debussy, Berlioz, Saint Saëns, Fauré, Gounod, chevaux et cavaliers montrent leurs qualités de rigueur, de légèreté, d'élégance. En novembre, nous retournons à Paris jouer à la Maison de la Radio une œuvre de Connesson. Côté lyrique, le programme est aussi ambitieux : "La Finta Semplice" de Mozart, "Les Puritains" de Bellini, " la Dame de Pique" de Tchaïkovski, " la Petite Renarde Rusée" de Janacek. Il y a aussi "Otello", "le Consul", etc. En février 2001, nous participons aux "Victoires de la Musique" et Hubert Soudant reçoit une "Victoire d'honneur" des mains de Dee Dee Bridgewater, qui présentait la soirée avec Patrick de Carolis. A l'énumération de toutes ces œuvres, je me rends compte de la chance que j'ai eue de baigner dans cet océan de chef-d'œuvres, dans ce qui est beau et chargé d'émotion.

Un beau souvenir marquant de cette **année 2001** est la tournée en Hongrie. Nous prenons l'avion à Nantes Atlantique le 14 mai pour Budapest. Nous sommes reçus à l'ambassade et nous donnerons quatre concerts, à Budapest (à l'Académie de musique), Veszprém, Sopron et Szombathely. Nous jouons le concerto en sol de Ravel, avec Roger Muraro, la rhapsodie espagnole de Ravel, et les suites de l'Arlésienne. Budapest est une belle ville que nous visiterons. C'est un peu une aventure de prendre le métro, et d'en acheter les tickets, mais, quand on se balade avec l'orchestre, on trouve toujours un petit malin parmi nous qui sait comment faire.



On se promène de nuit sur le fameux pont, on visite les halles du marché construites par Eiffel, on fait des emplettes : un jeu d'échecs, des dentelles, des épices. J'ai le cœur un peu serré en pensant aux épreuves subies par ce peuple il y a quelques dizaines d'années. Tout a l'air d'être oublié, le casino et les bains sont prêts à nous accueillir. Je n'ai pas de souvenirs de Veszprém et de Szombathely. Par contre je me souviens très bien de Sopron, petite ville médiévale, surnommée "la Petite Prague" où nous logions, et de la jolie auberge où nous prenions nos repas. Nous étions étonnés de voir autant de plaques de dentistes; j'ai appris par la suite que beaucoup de français et d'allemands venaient se faire soigner à moindres frais en Hongrie, et particulièrement à Sopron. Nous en sommes repartis via l'aéroport de Vienne.

La saison du trentième anniversaire arrive à grands pas : nous sommes en **septembre 2001**. Je me souviens de ce 11 septembre, où nous répétons à Angers, à " Fontaine -Launay". C'est la pause, et un collègue, qui joue avec son téléphone portable nous annonce que des avions s'écrasent sur New York. Je n'y crois pas, et pense que ce n'est qu'un jeu vidéo ! Je téléphone à Gilbert qui est de retour au tribunal de Nantes, lui aussi a été prévenu. Incroyable ! Nous répétons avec Soudant, et la répétition a continué sans que rien ne soit évoqué. Nous répétons pour les concerts d'anniversaire qui devaient avoir lieu les 18 et 19. Pour une fois nous ne jouons pas le concert inaugural. C'est un peu un "patch work" : le Songe d'une nuit de Sabbat, de Berlioz, la Grande Porte de Kiev, de Moussorgski, Tzigane, de Ravel, l'Hymne du 30ème anniversaire, composé par Cavanna. Les concerts sont présentés par Alain Duault. Nous ne sommes déjà plus très nombreux à être dans l'orchestre depuis sa création. Le départ des professeurs a donné lieu à un nouveau recrutement, et d'autres sont partis en retraite. Juliette de Marigny choisit trois d'entre nous pour être interviewés sur scène par Alain Duault. Trois à Angers, trois à Nantes. Je suis parmi ces derniers. Avant de rentrer sur scène, je pense un peu à ce que je vais dire, et bien sûr j'ai un peu le trac. Georges Lambert, flûte solo, ainsi que Charly, clarinettiste, rendent hommage à Dervaux. Moi, honnêtement, je ne sais plus ce que j'ai dit. Je sais que j'ai parlé des difficultés et du dixième anniversaire. A l'entracte, on vient me féliciter, Juliette de Marigny en tête. Il paraît que j'ai parlé avec mon cœur... Tout cela me plonge dans l'embarras, car le lendemain il va falloir recommencer, j'ai peur de ne pas faire aussi bien et de décevoir... Aussi, alors que le lendemain soir Alain Duault vient me voir avant de rentrer sur scène pour me féliciter et me dire de me tenir prête, je suis prise de panique, et, sachant qu'il réinterwieve mes deux collègues, je lui demande de "me sauter". Il refuse, me disant qu'il n'en est pas question, d'autant que le maire est là... Je rentre sur scène, m'installe à mon pupitre, et pour justifier mes futurs bafouillements, je dis à mon voisin : " Je lui ai demandé de me sauter mais il n'a pas voulu!" Et mon voisin de répondre: "Tu n'as pas dit ça !?" Alors, seulement là j'ai réalisé, et j'ai été prise d'un fou rire indescriptible et si nerveux que je me demandais si j'allais pouvoir répondre sérieusement quand mon tour viendrait. Enfin, il y a des miracles. Tout s'est bien passé, et l'histoire a fait le tour de l'orchestre. Par contre, à cause des événements, le feu d'artifice qui devait avoir lieu a été supprimé.

De cette saison anniversaire **2001-2002**, je me souviens de la "Suite sur des poèmes de Michel Ange" de Chostakovitch, dirigée par Isaac Karabtchevsky, dont nous faisons la connaissance. C'est une bouffée d'oxygène : **il nous sourit, il nous regarde !** David Grimal joue " La symphonie Espagnole" (sous la direction de Soustrot qui revient le temps du concert) et nous régale de plusieurs "bis". Il est jeune, enthousiaste, et nous fait partager sa passion. Il y a aussi Alexandre Lazarev qui nous dirige. Nous l'avons connu il y a plus de vingt cinq ans en 74, et on l'avait déjà beaucoup apprécié. Comme à chaque fin de saison, Soudant surprend : le dernier concert est consacré aux Blues et au jazz, avec Dee Dee Bridgewater.

A me relire, j'ai l'impression d'avoir traversé la vie en musique. Avec quelques hauts et quelques bas, mais, du fait de mon statut de "tuttiste", j'ai l'impression d'avoir été plus spectatrice qu'actrice. J'ai l'impression de n'avoir été qu'un petit rouage sans grande responsabilité, et je trouve toujours que j'ai été privilégiée. J'arrive à la fin de ma "carrière" (encore un mot que je déteste) et je ne trouve pas que ma vie a beaucoup changé. Bien sûr, les conditions de travail ne sont pas les mêmes. On travaille

mieux, on gagne plus, on fait des voyages, mais je suis toujours devant mon pupitre à lire une partition sous la direction d'un chef. Mes jeunes collègues se prennent un peu plus au sérieux, mais ils font et feront le même boulot que moi. Cette saison **2002-2003** devrait être la dernière pour moi, puisque je suis née en 1943, et que j'ai mes "annuités". Mais je ne me sens pas encore prête à partir. Même si des amis insistent sur leur futur départ en me disant que, eux, "le jour de leur anniversaire, ils mettront leur biniou dans la boîte définitivement !" Ils me donnent presque des complexes. Je ne suis peut-être pas normale ? En attendant, je ne participe quand même pas au choix des futures tenues des dames, puisque les tenues doivent durer deux ans, et qu'elles ne seront faites que l'année prochaine. Petit renoncement... En dehors de ces moments de nostalgie, je participe par contre pleinement à la vie musicale. Une expérience est en cours, et on demande des volontaires. A la rentrée scolaire 2001, un projet a été mis sur pied : "Quatre ans de voyage avec l'orchestre"; il consistait à permettre à des enfants en zone prioritaire de s'ouvrir à la musique, particulièrement à la nôtre. On demandait donc des volontaires, des "musiciens parrains". J'ai tout de suite été volontaire, parce que je sais que notre musique peut plaire à tout le monde, pour peu qu'on donne l'occasion de l'écouter. Nous étions donc en relation avec une classe de 6^{ème} de Malakoff, soutenus par leur professeur de musique du collège, et d'un "dumiste", et devions les suivre jusqu'en troisième. Nous étions sept musiciens à travailler sur ce projet. Nous avons rencontré les enfants dans leur collège, nous avons créé la musique d'un conte qu'ils avaient imaginé, nous leur avons fait connaître notre instrument. Je voyais passer mon violon de mains en mains avec un peu d'appréhension, mais ils étaient tellement heureux de l'essayer! Nous les avons aussi rencontrés lors de répétitions à la Cité des Congrès. Cela me plaisait beaucoup car j'avais l'impression d'apporter la musique à une autre classe de la société. C'est vrai que j'ai souvent regretté de ne jouer que pour des gens issus de classes privilégiées. J'ai donc participé à cette expérience jusqu'à mon départ de l'orchestre. Malgré nos bonnes volontés, l'expérience n'est d'ailleurs pas allée jusqu'au bout.



Des rencontres pour prendre conscience du travail des musiciens.

Je reviens donc à cette saison **2002-2003** qui devait être ma dernière, puisque je peux partir en juin 2003. Elle nous permet un nouveau contact avec le chef qui remplacera Soudant : Isaac Karabtchevsky. Quand il était venu diriger la première fois, tout le monde avait été enthousiaste. Non seulement il dirigeait bien, mais il paraissait agréable. Son nom a vite circulé parmi nous quand il a été question d'un remplaçant pour Hubert Soudant. Cette saison est consacrée "**aux grands classiques du piano**" et nous rejouons avec Bruno Leonardo Gelber, Roger Muraro, Gerhard Oppitz, entre autres. Mais, après avoir inauguré la nouvelle saison et rôdé notre programme, en septembre 2002, nous prenons l'avion pour la Chine.

Expérience exceptionnelle. Nous arrivons à Shanghai, après quatorze heures de voyage, dans cette ville de 14 millions d'habitants, paraissant inhumaine parce que trop moderne. Des ouvrages incroyables, des immeubles faisant paraître les "gratte ciels" de New York tout petits, des

échafaudages en bambou, des cyclistes grouillant de partout, avec des chargements qui ne tiendraient pas dans le coffre d'une voiture, enfin, on était dans un autre monde. Nous arrivons dans notre hôtel, très classe, devant une très grande place. Nous ne voulons pas perdre de temps, et dès que nous avons déposé nos bagages, nous nous risquons à prendre le métro. Là encore, si je ne suivais pas les autres, je serais incapable de me diriger, d'acheter un ticket, et de savoir quelle ligne prendre ! Mais, comme je l'ai dit précédemment, il y a toujours des gens qui savent, dans l'orchestre, et on les suit... Nous arrivons dans le centre. Il est tard, mais les magasins sont ouverts comme en plein jour, il y a autant de monde dans les rues que les jours de braderie à Nantes, et la ville, sous les néons, est multicolore ! Le voyage a été long, et malgré mon envie de découverte, ma migraine habituelle m'oblige à rentrer à l'hôtel. Jean Pierre me raccompagne, pour ne pas me laisser seule, mais, prudents, nous prenons un taxi. Dommage, car les amis sont allés dans un restaurant où ils ont pu choisir leur serpent avant de le déguster ! Le lendemain, à l'aube, je suis réveillée par une musique, que je dirais "douçâtre", qui n'en finit pas. Je me lève et regarde par la fenêtre; la grande place est envahie de chinois avec des ombrelles ou de grands éventails, qui ont l'air de vivre au ralenti, sous la direction d'un Maître. C'est le Taï chi. Quand la musique s'arrête, chacun prend son vélo, le Maître en dernier, et la place redevient déserte en un rien de temps. Ce sera ainsi tous les matins. Nous donnons deux concerts à Shangai, avec un programme assez difficile : Ravel, Fauré, mais aussi Dvorak et le concerto de Mendelssohn joué par Isabelle Faust. On apprécie beaucoup cette violoniste pour ses qualités musicales et humaines : gentillesse, simplicité, talent. Le public chinois est bon enfant mais toujours prêt à répondre à la sonnerie des portables... Nous avons aussi visité le quartier historique, le jardin Yu, la maison du Thé, où nous avons sacrifié à la tradition en sirotant un thé préparé suivant les rites. Lorsque nous nous promenons, nous sommes souvent arrêtés pour être pris en photo, ce qui est assez amusant. Une chose moins amusante est le mélange du luxe, de la modernité avec la pauvreté. On voit des matelas dans les rues, des logements insalubres. Nous sommes allés faire un tour au marché. Jean -Pierre en est revenu traumatisé parce qu'un pauvre chat était enfermé dans un sac en plastique, comme un poulet mort et plumé, sauf que le chat était vivant, poussait des miaulements affreux et essayait de s'échapper en faisant des bonds dans le sac.



Après Shangai, nous sommes allés à Wuxi (ville de l'étain) puis à Nanjing. Un après midi nous avons été conviés à rencontrer de jeunes musiciens chinois jouant des instruments traditionnels. Nous n'étions que quelques uns, les collègues ayant préféré ou visiter la ville, ou travailler leur instrument, ou se reposer. Là encore ce fut un moment privilégié. Sous les portraits de Lénine, Mao, Staline, il y a eu un moment de grâce. Ces jeunes gens avaient beaucoup de talent et nous reportaient à la Chine ancestrale.



Notre dernière étape fut Hangzhou. Le voyage entre Nanjing et Hangzhou est épique. Les routes sont mauvaises, cabossées et étroites. Nous voyagions en car. Nous avons suivi longtemps un vieux camion qui transportait des fûts de bière moussante, qui débordait. Le trafic est réellement intense et notre car tombe en panne en pleine rizière. Nous sommes tous descendus (ça rappelait la Roumanie). Le mini bus qui nous escortait, et qui transportait les gens influents (journalistes, politiques, chef et administrateur), s'est aussi arrêté pour nous attendre. Le chauffeur paraissait impuissant. Nous avons vu alors arriver un petit chinois en vélo, portant sur son porte- bagages un plein panier de petits pains. Soudain l'a arrêté, a acheté tous les petits pains et nous les a distribués.



De plus, comme il était impossible de réparer, on a bourré le mini bus de musiciens, dont j'étais, et les autres ont dû attendre qu'un autre car vienne les chercher. Le mini bus allait très vite, ma place à l'arrière sur les roues, très inconfortable, si bien qu'à l'arrivée, j'avais mal partout! Nous sommes arrivés de nuit. Les jardins et parcs d'Hangzhou étaient illuminés de lumière vert jade, c'était féérique. A l'hôtel, "Jade Emperor" on nous attendait pour le repas. Comme à l'accoutumée, plateau tournant au centre de la table avec une multitude de plats que l'on ne reconnaît pas toujours, mais qui sont très bons. A la fin du dîner, mes amis décident d'aller se promener. Je suis "moulue", aussi je décline leur invitation, mais veux aller faire un petit tour pour prendre l'air, près de l'hôtel. Deux amis m'accompagnent. Une rue commerçante est face à l'hôtel, nous la prenons. Je vois une colonne verte et rouge : j'ai appris que cela désigne un coiffeur. J'en ai justement besoin, je ralentis le pas. Une jeune femme sort de l'échoppe et m'invite à rentrer, ce que je fais sans réfléchir... Je suis fatiguée... Les autres m'emboîtent le pas. Et nous voilà dans les mains des coiffeurs chinois, dans une toute petite boutique, avec comme jet d'eau pour le lavage de cheveux une petite bouteille en plastique. Et, sans que je ne demande rien, la coiffeuse me fait un massage de la tête, puis descend sur la nuque, les épaules, les bras, et les doigts, un par un... Cela me fait un bien fou, mais je suis inquiète : je n'ai pas trop d'argent sur moi, je me vois déjà emmenée au poste si je n'ai pas de quoi payer ! Finalement, le résultat de la coiffure est réussi, on essaie de parler un peu, on me demande d'où je viens, je veux dire "de France", sans résultat. J'essaie de dessiner la tour Eiffel, mais ils ne comprennent pas. Je leur laisserai une photo de ma famille et, finalement, je ne paierai que l'équivalent de cinq euros...

Le lendemain, remis à neuf, nous nous promènerons dans les jardins où tout le monde doit prendre le même sens, nous visiterons une pagode et ferons des achats avant d'aller faire le concert au théâtre. C'est un très beau souvenir. Le 4 octobre, nous repartons d'Hangzhou à 5 heures du matin pour Shangai, d'où nous décollerons, (12 Heures d'avion) et arriverons à Nantes le soir à 22 heures.

Après une petite semaine de récupération, nous reprenons la saison. Je me souviens du "Requiem Allemand", de Brahms, avec les chœurs de Brno ville où nous irons la saison prochaine. Nous jouons les grands concertos de piano : Tchaïkovski, Grieg, Schumann, Beethoven, Chopin, Listz, etc. Au cours de l'année, nous créons une comédie musicale, "L'Héritage" composée par un collègue, Gérard Hieronimus. Les chœurs d'enfants viennent de différentes écoles de la ville - dont le collège de Malakoff - sans formation particulière. Le chœur d'adultes est celui de l'université Inter âge. L'œuvre est touchante, la musique agréable et c'est sympathique de jouer avec les enfants. Quelque temps après, nous sommes invités à dîner par Claudine, la femme de Gérard. Il aimerait me parler. Je pense qu'il doit vouloir s'adresser à Gilbert pour avoir des conseils juridiques... Pas du tout, il me dit qu'il veut remonter sa pièce, et, du fait que je serai alors en retraite, me demande si j'aimerais y participer en tant que violoniste et chanteuse dans les chœurs. Bien sûr, j'accepte de suite !... Il s'avèrera que nous ne serons que quatre dans "les chœurs"! Dès octobre 2004, (je me suis arrêtée fin septembre), j'ai commencé mes cours de chant. J'ai fait ce que j'ai pu, mais c'était dur ! Enfin, cette expérience m'a beaucoup occupée la première année, et m'a beaucoup apporté. J'ai dû prendre sur moi pour être debout sur scène, dire un texte, faire de la mise en scène, moi qui, par nature suis plutôt timide, et apprendre par cœur le texte et la musique! Enfin, nous terminons l'année avec François René Duchable.

Et voilà : je ne me suis pas résolue à partir je me donne une année de rab ! Le contraire d'une année sabbatique ! Je participe donc à la saison **2003-2004** ! Bien m'en prends, puisque je profite d'une dernière tournée en République Tchèque et en Slovaquie. Nous allons d'abord à Brno, ville natale de Janacek, où nous jouons, ce qui est rare, le concerto en ré mineur pour deux pianos, de Poulenc, la Havanaise avec Augustin Dumay, et des œuvres de Debussy et de Berlioz. Un programme bien français.

38th International music festival Brno 2003
 Under the auspices of Petr Pithan, Chairman of the Senate of the Parliament of the Czech Republic
 Pavel Dostál, Minister of Culture of the Czech Republic
 and Petr Duchoň, Mayor of the Statutory City of Brno

MORAVIAN AUTUMN
 on the theme
MUSIC IN MOTION (MOTUS SONANS)

The connection between music and movement is as old as music itself. Its inherent rhythmic structures, on one hand, give form to human movement in dance, marches, rites and theatre, while on the other, manage to evoke and capture its image. This year's Festival focuses principally on the multi-faceted relationship between music and dance. Audiences will experience the musical stylisation of dance elements that evolved from music that was created solely to accompany dance, into the most unconvincing compositions in the concert repertoire. Even in the earliest days of instrumental music, suites were collections of contemporary dance movements, elements of which survive in the modern day scherzo movements of symphonies and chamber music. The repertoire of all instruments and their various groupings contain free-standing stylised dance forms throughout the entire period of their evolution. Some of the major composers of symphonic literature have created large-scale ballets, the twentieth century "cult" works of Stravinsky, Ravel, Prokofiev and Martinů exemplifying this. The music is written as an element of the artistic dance-work, while at the same time having its own life through the sheer force of its movement - its principal substance. The dramaturgy of Motion in Music endeavours to depict and present the concept of dance in concert form as an evocative three-dimensional expression of action in the human soul.

September 24 New Town Hall **5.00 pm**
OPENING CEREMONY
 Jan Čížmář - guitar
 BROUWER: *Tres apuntes*

September 26 Laser Show Hall **7.30 pm**
BUDAPEST GYPSY SYMPHONY ORCHESTRA
Tradition of Gypsy Violin
From Vienna to Budapest along the Danube

September 27 JANUJ Hall **2.30 pm**
PRIZE WINNERS CONCERT
INTERNATIONAL PERFORMER'S COMPETITION - DOUBLEBASS

September 27 Janáček Theatre **7.30 pm**
ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE
 UNDER THE AUSPICES OF THE AMBASSADOR OF FRANCE
 Augustin Dumay - violin
 Renata and Igor Ardašev - piano
 conductor Hubert Soudant
DEBUSSY: La boîte à joujoux
POULENC: Concerto for two pianos
SAINT SAËNS: Introduction et rondo capriccioso
SAINT SAËNS: Havanaise
BERLIOZ: Romeo and Julia (selection)

September 28 Besední dům **7.30 pm**
VIOLIN RECITAL
 Alexander Steinbacher - violin
 Robert Kuliek - piano
BRAHMS: Sonata for violin and piano in G-major op. 78
DEBUSSY: Sonata for violin and piano
GERSHWIN: pieces from Porgy and Bess, arrang. Jascha Heifetz
PIAZOLLA: Grand Tango
KREISLER: Viennese Rhapsodic Fantasetta for violin and piano
STRAVINSKY: Danse Russe from Petruschka

September 29 Convent of Merciful Brothers **7.30 pm**

ONPL : une tournée enthousiaste en Slovaquie et en Tchéquie

L'Orchestre national des Pays de la Loire est de retour d'une tournée express en Slovaquie et en Tchéquie. Sous la direction d'Hubert Soudant, il s'est produit devant un public avisé et conquis, tant à Bratislava (photo) qu'à Brno. L'accueil a été si chaleureux qu'une nouvelle tournée, plus longue, pourrait être mise sur pied à l'horizon 2006. Présent durant ce court séjour, Yannick Guin, vice-président de l'ONPL et adjoint à la culture de la Ville de Nantes, se félicite de la façon dont l'orchestre remplit à chaque déplacement son rôle d'ambassadeur.

PAGE NANTES SPECTACLES



La ville est sympathique, et nous tombons un jour de fête. Il y a un défilé dont je n'ai pas compris la signification, mais qui paraît historique : costumes d'époque, chevaux et cavaliers. Il y a aussi des échoppes dans les rues vendant des produits locaux, des artisans travaillant devant les badauds, une odeur de cochon rôti qui fait saliver, bref, tout pour passer un bon après-midi de liberté. Le lendemain nous prenons le bus pour Bratislava. Nous sommes installés dans un bel hôtel bordant le Danube. Nous jouons au "Slovak Philharmonic Concert Hall", salle située près de l'hôtel. Nous avons la matinée libre, aussi nous en profitons pour faire un tour en ville, et acheter de la verrerie... Je me souviens aussi de ce restaurant sur le fleuve, où l'on ne comprenait pas le français, mais l'italien.

Cette dernière saison qui est la dernière pour moi, mais aussi pour Soudant (Karabtchevski est nommé, et prendra la suite fin 2004) a un nom qui fait rêver : "**La saison enchantée**". Je m'enchanté donc en jouant Beethoven, Villa Lobos, Prokofief, avec le futur directeur musical, je chante avec Françoise Pollet et Michèle Lagrange, au concert du nouvel an, je m'émeus avec le Requiem de Fauré en février, je tressaille avec une symphonie de Brahms et les nuits d'été de Berlioz en mars et enfin je me détends en juillet avec les "Tri Yann". Ce qui est drôle est que je termine mon cycle symphonique de plus de 40 ans avec le Bagad de Nantes ! Cerise sur le gâteau, la saison 2004-2005 commence en septembre avec "Madame Butterfly". Ce sera ensuite les concerts et le "règne" de Karab'. Je n'ai pas envie de revivre une nouvelle arrivée, aussi je suis vraiment prête à partir. Je suis décidée, ai des projets, et suis à peine nostalgique. Je reviendrai donc après mes vacances jouer "Madame Butterfly", sous la direction de Pascal Verrot, qui me surprendra donc avec son discours en forme d'hommage, dit sur scène. Ainsi je partirai 41 ans, jour pour jour, après mon entrée dans ce théâtre Graslin que j'ai aimé, et où j'ai tant de souvenirs. Jean Bondu, hautbois, Jacques Fresneau, flûte, mes copains de solfège du conservatoire sont partis aussi. J'ai l'impression que je suis toujours la même et que les gens que j'ai aimés, même s'ils ne sont plus tous là, m'accompagnent toujours. Je suis contente d'avoir passé ma vie entourée des mêmes personnes, avec ce que cela comporte de joies mais aussi de problèmes et de conflits. J'ai toujours pensé que l'orchestre est un microcosme de la société, on ressent l'air du temps en y vivant .

Ce dernier dimanche de septembre 2004 nous avons fait une belle fête où ont participé activement famille et amis.



Après 2004... (ma vieillesse à venir ?)

"Ce qui me gêne dans la mort, me dit Rose, c'est que le monde va continuer sans moi". J'avoue ma surprise quand elle m'a fait cette remarque ! Je me fichais bien, moi, que le monde continuât de tourner après moi. Ce qui me gênait plutôt, c'était que je ne serais plus là pour veiller sur ceux que j'aime, et les consoler de leurs chagrins. Cette notion donc de ne plus être là quand les autres continueraient à vivre m'était tout à fait étrangère, et me paraissait incongrue.

Les années ont passé, et je les ai comptées, celles qui me séparaient de la retraite, et puis les mois... Quand je jouais une symphonie, un opéra, je me disais : "profites-en, c'est sûrement la dernière fois que tu le joues !" Je m'interdisais d'intervenir dans les réunions, puisque j'allais ne plus être concernée. Petit à petit, la comparaison avec la vraie mort a fait son chemin. C'est bien l'image d'une mort, ce départ en retraite : un renoncement. Le renoncement à sa vie de toujours, l'acceptation que, soi parti, l'orchestre continuerait à jouer, rire, pleurer, et que les rapports amicaux avec les autres ne seraient sans doute plus les mêmes, puisque nous n'aurions plus l'essentiel à partager. C'est donc comme la mort pour les croyants : le passage à une nouvelle vie. A l'entrée de cette nouvelle vie, j'étais à la fois triste et soulagée. Soulagée et libérée ; j'allais retrouver mon âme d'amateur, ma liberté de temps, de lieu, de choix...

Ce soir là, j'étais au concert. La salle était comble et j'étais tout en haut et écoutais le "Requiem" de Mozart. La musique montait vers moi, ample, sublime. Je fermais les yeux : les voix du chœur, homogènes, justes, me pénétraient, me donnaient l'impression d'être dans un océan de sons, d'être moi-même dans cette prière. J'ai ouvert les yeux et ai vu l'orchestre, tout en bas, très loin de moi, qui s'agitait et je me suis imaginée être au Ciel, regardant les hommes ! Je me suis dit : "voilà, c'est peut-être l'état dans lequel je serai après la mort; je faisais partie de ce monde d'en bas, et maintenant je n'en fais plus partie."

Tout est bien. J'ai été bien, et je suis bien...



Je remercie Gilbert du dessin qu'il a fait pour ma couverture; il illustre bien ce que fut ma vie à l'orchestre ; un air de bonheur , certes avec quelques bémols, mais aussi avec beaucoup de notes qui pleuvent en chantant .

Mars 2011